150.000 076

FB1074

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/g1788lettresdun00graf

LETTRES

D' UNE

PÉRUVIENNE,

Par Madame de GRAFIGNY.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LXXXVIII.

INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de peuple, dont les connoiſſances ſur ſon origine & ſon antiquité, ſoient auſſi bornées que celles des Péruviens. Leurs annales renferment à peine l'hiſtoire de quatre ſiecles.

Mancocapac, ſelon la tradition de ces peuples, fut leur légiſlateur & leur premier *Inca*. Le ſoleil, qu'ils appelloient leur pere, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-tems, leur envoya du ciel deux de ſes enfans, un fils & une fille, pour leur donner des loix, & les engager, en formant des villes & en cultivant la terre, à devenir des hommes raiſonnables.

C'eſt donc à *Mancocapac*, & à ſa femme *Coya-Mama-Ocllo-Huaco*, que

les Péruviens doivent les principes, les mœurs & les arts, qui en avoient fait un peuple heureux, lorſque l'avarice du ſein d'un monde, dont ils ne ſoupçonnoient pas même l'exiſtence, jetta ſur leurs terres des tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité & le crime de leur ſiecle.

Les circonſtances où ſe trouvoient les Péruviens lors de la deſcente des Eſpagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur royaume, & détruiroient leur religion.*

Quoique l'aſtronomie fût une des principales connoiſſances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainſi que bien d'autres peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la lune, & ſurtout quelques cometes, avoient répandu la terreur parmi eux; une aigle pourſuivie par d'autres oiſeaux, la mer ſortie de ſes bornes, tout enfin rendoit l'oracle auſſi infaillible que funeſte.

Le fils aîné du ſeptieme des *Incas*, dont le nom annonçoit dans la langue pêruvienne la fatalité de ſon époque, (*a*) avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le ſpectre juſqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laiſſe : tout cela avoit effrayé le jeune prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du ſoleil, frere de *Mancocapac*, & qu'il s'appelloit *Viracocha*.

Cette fable ridicule s'étoit malheureuſement conſervée parmi les Péruviens ; & dès qu'ils virent les Eſpagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes, & montés ſur des animaux, dont ils n'avoient jamais connu l'eſpece, ils crurent voir en eux les fils de ce Viracocha, qui s'étoient dit fils du ſoleil ; & c'eſt de-là que l'uſurpateur ſe fit donner par les ambaſſadeurs qu'il leur envoya le titre de deſcendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le peuple eſt

(*a*) Il s'appelloit *Yahuarhuocac*, ce qui ſignifioit littéralement *Pleure-ſang*.

par-tout le même. Les Eſpagnols furent reconnus preſque généralement pour des Dieux, (*a*) dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus conſidérables & les hommages les plus humilians.

Les Péruviens s'étant apperçus que les chevaux des Eſpagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces monſtres domptés, qui partageoient leur reſpect, & peut-être leur culte, ſe nourriſſoient de métaux, ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils poſſédoient, & les entouroient chaque jour de ces offrandes. On ſe borne à ce trait, pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trouverent les Eſpagnols à les ſéduire.

(*a*) Dans ce mot *Déï*, compoſé de deux ſyllabes, outre l'accent aigu que nous avons mis, en conſéquence de notre regle, ſur la lettre *e*, pour faire ſentir que c'étoit la ſyllabe longue, nous avons eu la précaution de mettre ſur la lettre *ï*, qui forme la derniere ſyllabe de ce mot, deux points, pour empêcher qu'on ne le confondît avec l'article ou prépoſition *déi*, qui ne fait qu'une ſyllabe, & dans laquelle la lettre *e* eſt pareillement accentuée pour marquer que c'eſt la voyelle qui y domine.

Quelque hommage que les Péruviens euſſent rendu à leurs tyrans, ils avoient trop laiſſé voir leurs immenſes richeſſes pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un peuple entier, ſoumis & demandant grace, fut paſſé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laiſſerent les Eſpagnols les maîtres abſolus des tréſors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires* (s'écrie Montagne, (*a*) en ſe rappellant le vil objet de ces conquêtes), *jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les inimitiés publiques ne pouſſerent les hommes les uns contre les autres à ſi horribles hoſtilités ou calamités ſi miſérables.*

C'eſt ainſi que les Péruviens furent les triſtes victimes d'un peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de leurs mœurs les jetterent dans les bras de leurs lâches ennemis.

En vain des eſpaces infinis avoient ſéparé les villes du ſoleil de notre monde,

(*a*) Tom. V. chap. VI des Coches.

elles en devinrent la proie & le domaine le plus précieux.

Quel ſpectacle pour les Eſpagnols, que les jardins du temple du ſoleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or travaillés avec un art inconnu en Europe! Les murs du temple revêtus du même métal ; un nombre infini de ſtatues couvertes de pierres précieuſes, & quantité d'autres richeſſes inconnues juſqu'alors éblouirent les conquérans de ce peuple infortuné, en donnant un libre cours à leurs cruautés. Ils oublierent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyſe auſſi courte des mœurs de ces peuples malheureux, que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a crue néceſſaire aux lettres qui vont ſuivre.

Ces peuples étoient en général francs & humains ; l'attachement qu'ils avoient pour leur religion, les rendoient obſervateurs rigides des loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du ſoleil qu'ils adoroient.

Quoique cet aſtre fût le ſeul Dieu auquel ils euſſent érigé des temples, ils reconnoiſſoient au-deſſus de lui un Dieu

créateur, qu'ils appelloient *Pachacamac* : c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de Pachacamac ne ſe prononçoit que rarement & avec des ſignes de l'admiration la plus grande. Ils avoient auſſi beaucoup de vénération pour la lune qu'ils traitoient de femme & de ſœur du ſoleil. Ils la regardoient comme la mere de toutes choſes ; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle cauſeroit la deſtruction du monde, en ſe laiſſant tomber ſur la terre qu'elle anéantiroit par ſa chûte. Le tonnerre qu'ils appelloient *Yalport*, les éclairs & la foudre paſſoient parmi eux pour les miniſtres de la juſtice du ſoleil, & cette idée ne contribua pas peu au ſaint reſpect que leur inſpirerent les premiers Eſpagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des inſtrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens ; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

L'or & tout ce qu'ils avoient de plus précieux compoſoient les offrandes qu'ils

faiſoient au ſoleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on préſentoit dans une coupe du mays, eſpece de liqueur forte que les Péruviens ſavoient extraire d'une de leurs plantes, & dont ils buvoient juſqu'à l'ivreſſe après les ſacrifices.

Il y avoit cent portes dans le temple ſuperbe du ſoleil. L'*Inca* régnant, qu'on appelloit le *Capa-Inca*, avoit ſeul droit de le faire ouvrir, c'étoit à lui ſeul auſſi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce temple.

Les vierges conſacrées au ſoleil y étoient élevées preſque en naiſſant, & y gardoient une perpétuelle virginité, ſous la conduite de leurs *Mamas*, ou gouvernantes, à moins que les loix ne les deſtinaſſent à épouſer des *Incas*, qui devoient toujours s'unir à leurs ſœurs, ou à leur défaut à la premiere princeſſe du ſang, qui étoit vierge du ſoleil. Une des principales occupations de ces vierges, étoit de travailler aux diadêmes des *Incas*, dont une eſpece de frange faiſoit toute la richeſſe.

Le temple étoit orné des différentes idoles des peuples qu'avoient ſoumis les

Incas, après leur avoir fait accepter le culte du soleil. La richesse des métaux & des pierres précieuses dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence & d'un éclat digne du Dieu qu'on y servoit.

L'obéissance & le respect des Péruviens pour leurs rois, étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le soleil étoit le pere de ces rois; mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le fruit de leurs propres verrus, & de l'équité des *Incas*.

On élevoit la jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits, parce qu'on en montroit la nécessité de très-bonne heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les instruire, arrêtoient les progrès d'une passion naissante, (*a*) ou les faisoient

(*a*) Voyez les cérémonies & coutumes religieuses. Dissertations sur les peuples de l'Amérique, chap. 13.

tourner au bien de la ſociété. Il eſt des vertus qui en ſupportent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celle des Péruviens, il ſuffit de dire qu'avant la deſcente des Eſpagnols, il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, philoſophes de cette nation, enſeignoient à la jeuneſſe les découvertes qu'on avoit faites dans les ſciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard, mais elle étoit dans la force de ſon bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumieres, moins de connoiſſances, moins d'arts que nous, & cependant ils en avoient aſſez pour ne manquer d'aucune choſe néceſſaire.

Les *Quapas* ou les *Quipos* (*a*) leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappelloient, par des nœuds placés de diſtance en diſtance,

(*a*) Les *Quipos* du Pérou étoient auſſi en uſage parmi pluſieurs peuples de l'Amérique méridionale.

les choſes dont ils vouloient ſe reſſouvenir. Ils leur ſervoient d'annales, de codes, de rituels, &c.

Ils avoient des officiers publics, appellés *Quipocomaios*, à la garde deſquels les *Quipos* étoient confiés. Les finances, les comptes, les tributs, toutes les affaires, toutes les combinaiſons étoient auſſi aiſément traités par les *Quipos*, qu'ils auroient pu l'être par l'uſage de l'écriture.

Le ſage légiſlateur du Pérou, *Manco-capac* avoit rendu ſacrée la culture des terres; elle s'y faiſoit en commun, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouiſſance. Des canaux d'une étendue prodigieuſe diſtribuoient par-tout la fraîcheur & la fertilité. Mais ce qui peut à peine ſe concevoir, c'eſt que ſans aucun inſtrument de fer, ni d'acier, & à force de bras ſeulement, les Péruviens avoient pu renverſer des rochers, traverſer les montagnes les plus hautes pour conduire leurs ſuperbes aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On ſavoit au Pérou autant de géométrie qu'il en falloit pour la meſure & le partage des terres. La médecine y étoit

une ſcience ignorée, quoiqu'on y eût l'uſage de quelques ſecrets pour certains accidens particuliers. *Garcilaſſo* dit, qu'ils avoient une ſorte de muſique, & même quelque genre de poéſie. Leurs poëtes, qu'ils appelloient *Haſavec*, compoſoient des eſpeces de tragédies & des comédies que les fils des *Caciques*, (*a*) ou des *Curacaz* (*b*) repréſentoient pendant les fêtes devant les *Incas* & toute la cour.

La morale & la ſcience des loix utiles au bien de la ſociété, étoient donc les ſeules choſes que les Péruviens euſſent appris avec quelque ſuccès. *Il faut avouer* (dit un hiſtorien (*c*)) *qu'ils ont fait de ſi grandes choſes, & établi une ſi bonne police, qu'il ſe trouvera peu de nations qui puiſſent ſe vanter de l'avoir emporté ſur eux en ce point.*

(*a*) Caciques, eſpece de gouverneurs de Province.

(*b*) Souverains d'une petite contrée : ils ne ſe préſentoient jamais devant les *Incas* & les reines, ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la province où ils commandoient.

(*c*) Puffendorf, introd. à l'hiſt.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.

LETTRE PREMIERE.

AZa ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & ſont diſſipés avant d'arriver juſqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon ſecours ; en vain j'attends que tu viennes briſer les chaînes de mon eſclavage ; hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore ſont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux ſurpaſſent-ils les miens !

La ville du ſoleil, livrée à la fureur d'une nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; & ma douleur, mes craintes, mon déſeſpoir, ne ſont que pour toi,

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeſte ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô, mon cher Aza ! que tes jours ſoient ſauvés, & que je ſuccombe, s'il le faut, ſous les maux qui m'accablent.

Depuis le moment terrible, (qui auroit dû être arraché de la chaîne du tems & réplongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces ſauvages impies m'ont enlevée au culte du ſoleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos citoyens, ignorant la langue de ces hommes féroces dont je porte les fers, je n'éprouve que les effets du malheur, ſans pouvoir en découvrir la cauſe. Plongée dans une abyme d'obſcurité, mes jours ſont ſemblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes raviſſeurs ne le ſont pas même de mes larmes ; ſourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon déſeſpoir.

Quel eſt le peuple aſſez féroce pour n'être point ému aux ſignes de la douleur ?

Quel

Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! Maître du *Yalport*, (*a*) fiers de la puissance d'exterminer, la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chere, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! comment se peut-il que des jours si semblables entr'eux aient par rapport à nous de si funestes différences ? Le tems s'écoule ; les ténebres succedent à la lumiere ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré

(*a*) Nom du tonnerre.

pendant la nuit, je courus à mes *Quipos* (*a*) ; & profitant du silence qui régnoit encore dans le temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrois immortelle l'histoire de notre amour & de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprete de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits & fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit

(*a*) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs, dont les Indiens se servoient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des troupes & le dénombrement du peuple. Quelques auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs *Incas*.

arrivé, & que les cent portes (*a*) s'ouvroit pour laiſſer un libre paſſage au ſoleil de mes jours ; je cachai précipitamment mes *Quipos* ſous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible ſpectacle s'offrit à mes yeux ! jamais ſon ſouvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du temple enſanglantés, l'image du ſoleil foulée aux pieds, des ſoldats furieux pourſuivant nos vierges éperdues, & maſſacrant tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage ; nos *Mamas* (*b*) expirantes ſous leurs coups, & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémiſſemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent juſqu'au ſentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai par un mouvement naturel & preſque involontaire rangée derriere l'autel que je

(*a*) Dans le temple du ſoleil, il y avoit cent portes ; l'*Inca* ſeul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

(*b*) Eſpece de gouvernantes des vierges du ſoleil.

tenois embraſſé. Là, immobile de ſaiſiſſement, je voyois paſſer ces barbares ; la crainte d'être apperçue arrêtoit juſqu'à ma reſpiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentiſſoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le temple ; qu'ils ſe ſaiſiſſoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage, & qu'ils arrachoient juſqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que, ne m'y oppoſant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le deſſein de ſortir du temple, de me faire conduire à ton palais, de demander au *Capa-Inca* (*a*) du ſecours & un aſyle pour mes compagnes & pour moi ; mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me ſentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore ! Ces impies oſerent porter leurs mains ſacrileges ſur la fille du ſoleil.

Arrachée de la demeure ſacrée, traînée ignominieuſement hors du temple, j'ai vu pour la premiere fois le ſeuil de la porte

(*a*) Nom générique des *Incas* régnans.

céleſte, que je ne devois paſſer qu'avec les ornemens de la royauté ; (*a*) au lieu des fleurs que l'on auroit ſemées ſous mes pas, j'ai vu les chemins couverts de ſang & de mourans : au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi, eſclave de la tyrannie, enfermée dans une obſcure priſon, la place que j'occupe dans l'univers eſt bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame : mais, cher ſoutien de ma vie, que tant de maux me ſeront légers, ſi j'apprends que tu reſpires !

Au milieu de cet horrible bouleverſement, je ne ſais par quel heureux hazard j'ai conſervé mes *Quipos*. Je les poſſede, mon cher Aza ; c'eſt aujourd'hui le ſeul tréſor de mon cœur, puiſqu'il ſervira d'interprête à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon exiſtence, en changeant de forme entre tes mains, m'inſtruiront de ton ſort. Hélas ! par quelle voie pourrai-

(*a*) Les vierges conſacrées au ſoleil entroient dans le temple preſque en naiſſant, & n'en ſortoient que le jour de leur mariage.

je les faire paſſer juſqu'à toi? Par quelle adreſſe pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore ; mais le même ſentiment qui nous fit inventer leur uſage, nous ſuggérera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que ſoit le *Chaqui* (*a*) fidele qui te portera ce précieux dépôt, je ne ceſſerai d'envier ſon bonheur. Il te verra, mon cher Aza ! je donnerois tous les jours que le ſoleil me deſtine, pour jouir un ſeul moment de ta préſence. Il te verra, mon cher Aza ! Le ſon de ta voix frappera ſon ame de reſpect & de crainte, il porteroit dans la mienne la joie & le bonheur. Il te verra : certain de ta vie, il la bénira en ta préſence, tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de ſon retour deſſéchera mon ſang dans mes veines. O mon cher Aza ! Tous les tourmens des ames tendres ſont raſſemblés dans mon cœur ; un moment de ta vue les diſſiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir.

(*a*) Meſſager.

LETTRE II.

QUe l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais ſon ombre ſur la famille du pieux citoyen qui a reçu ſous ma fenêtre le myſterieux tiſſu de mes penſées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachacamac* (*a*) prolonge ſes années en récompenſe de ſon adreſſe à faire paſſer juſqu'à moi les plaiſirs divins avec ta réponſe.

Les tréſors de l'amour me ſont ouverts ; j'y puiſe une joie délicieuſe dont mon ame s'enivre. En dénouant les ſecrets de ton cœur, le mien ſe baigne dans une mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir, ne ſont pas rompues ! Tant de bonheur étoit l'objet de mes deſirs, & non celui de mes eſpérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours ; ils ſont en

(*a*) Le Dieu créateur, plus puiſſant que le ſoleil.

ſureté ; je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes, le plaiſir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec tranſport la délicieuſe confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainſi que la roſe tire ſa brillante couleur des rayons du ſoleil, de même les charmes que tu trouves dans mon eſprit & dans mes ſentimens, ne ſont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'eſt à moi que ma tendreſſe.

Si tu étois un homme ordinaire, je ſerois reſtée dans l'ignorance à laquelle mon ſexe eſt condamné. Mais ton ame ſupérieure aux coutumes ne les a regardées que comme des abus, tu en a franchi les barrieres pour m'élever juſqu'à toi. Tu n'as pu ſouffrir qu'un être ſemblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta poſtérité. Tu as voulu que nos divins *Amautas* (*a*) ornaſſent mon entendement de leurs ſublimes connoiſſances. Mais, ô lumiere de ma vie, ſans le deſir de te plaire, au-

(*a*) Philoſophes Indiens.

rois-je

rois-je pu me réſoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le deſir de mériter ton eſtime, ta confiance, ton reſpect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuſes, je ne ſerois que l'objet de tes yeux ; l'abſence m'auroit déjà effacée de ton ſouvenir.

Hélas ! ſi tu m'aimes encore, pourquoi ſuis-je dans l'eſclavage ? En jettant mes regards ſur les murs de ma priſon, ma joie diſparoît, l'horreur me ſaiſit, & mes craintes ſe renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon ſecours ; tu es inſtruits de mon ſort, il n'eſt pas changé. Non, mon cher Aza, ces peuples féroces, que tu nommes Eſpagnols, ne te laiſſent pas auſſi libre que tu crois l'être. Je vois autant de ſignes d'eſclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te ſéduit, tu crois ſinceres les promeſſes que ces barbares te font faire par leur interprete, parce que tes paroles ſont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne

trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des dieux, ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces étrangers, abandonne ton empire, puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendresse. Tu seras plus Roi en régnant sur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant, je ferai retentir ton empire de mes chans d'allégresse, ton diadême (*a*) sera

(*a*) Le diadême des *Incas* étoit une espece de frange. C'étoit l'ouvrage des vierges du soleil.

toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta royauté que les soins & les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes visites étoient accompagnées, t'ont fait envier le sort de tes sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de contrainte ? Ne suis-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton empire ? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'est point changé, pourquoi le tien le seroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue; je me rappelle ce jour fortuné, où ton pere, mon souverain seigneur, te fit partager pour la premiere fois le pouvoir réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du temple ; (*a*) je me représente le spectacle agréable de nos vierges rassemblées, dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant

(*a*) L'*Inca* régnant avoit seul le droit d'entrer dans le temple du soleil.

dans lequel elles étoient rangées, telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un soleil levant, dont la tendre lumiere prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le silence régnoient de toutes parts. Je ne sais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi, le respect me retint.

O mon cher Aza, le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher ! Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux fré-

miſſement & le ſaint reſpect que nous inſpire la préſence de la divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi juſqu'à l'uſage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'oſai élever mes regards juſqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames, qui ſe rencontrerent & ſe confondirent dans un inſtant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pu nous tranſmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & ſentie avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante ſur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la ſublime théologie de nos *Cucipatas*, (*a*) je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine ; je crus que le ſoleil me manifeſtoit ſa volonté par ton organe, & qu'il me choi-

(*a*) Prêtres du ſoleil.

ſiſſoit pour ſon épouſe d'élite : (*a*) j'en ſoupirai ; mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, Mon cher Aza, ta préſence avoit fait ſur moi ! tous les objets me parurent nouveaux, je crus voir mes compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles ! Je ne pus ſoutenir leur préſence. Retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorſqu'une d'entr'elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux ſujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois deſtinée à être ton épouſe, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les loix de ton empire ; (*b*) mais depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas ſaiſir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'étendue, accoutu-

---

(*a*) Il y avoit une vierge choiſie pour le ſoleil, qui ne devoit jamais être mariée.

(*b*) Les loix des Indiens obligoient les Incas d'épouſer leurs ſœurs ; & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere princeſſe du ſang des Incas, qui étoit vierge du ſoleil.

mée au nom sacré d'épouse du soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours ; à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares & si courts, au gré de nos desirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées, t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence & la vertu ? ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !...

LETTRE III.

C'Eſt toi, chere lumiere de mes jours, c'eſt toi qui me rappelles à la vie, voudrois-je la conſerver, ſi je n'étois aſſurée que la mort auroit moiſſonné d'un ſeul coup tes jours & les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le ſoleil anime notre être, alloit s'éteindre ; la nature laborieuſe ſe préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorſque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais le ſacrifice. Mais comment pourrai-je t'inſtruire des choſes ſurprenantes qui me ſont arrivées ? Comment me rappeller des idées déjà confuſes au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'eſt écoulé depuis rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidele *Chaqui* le dernier tiſſu de mes penſées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers

le milieu de la nuit deux de mes raviſſeurs vinrent m'enlever de ma ſombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avoient employé à m'arracher du temple du ſoleil.

Je ne ſais par quel chemin on me conduiſit, on ne marchoit que la nuit, & le jour on s'arrêtoit dans des déſerts arides, ſans chercher aucune retraite ; bientôt ſuccombant à la fatigue, on me fit porter dans je ne ſais quel *Hamac* (*a*), dont le mouvement me fatiguoit preſqu'autant que ſi j'euſſe marché moi-même.

Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me porterent ſur leurs bras dans une maiſon dont les approches, malgré l'obſcurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit jamais été ma premiere priſon. Mais, mon cher Aza, pourrois-je te perſuader ce que je ne comprends pas moi-même, ſi tu n'étois aſſuré que le menſonge n'a jamais ſouillé

(*a*) Eſpece de lit ſuſpendu, dont les Indiens ont coutume de ſe ſervir, pour ſe faire porter d'un endroit à un autre.

les levres d'un enfant du ſoleil ? (*a*) Cette maiſon, que j'ai jugé être fort grande par la quantité du monde qu'elle contenoit, cette maiſon comme ſuſpendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon eſprit, que *Ticaviracocha* eût comblé mon ame, comme la tienne, de ſa divine ſcience, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoiſſance que j'en ai, eſt que cette demeure n'a pas été conſtruite par un être, ami des hommes; car quelques momens après que j'y fus entrée, ſon mouvement continuel, joint à une odeur malfaiſante, me cauſerent un mal ſi violent, que je ſuis étonnée de n'y avoir pas ſuccombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems aſſez long s'étoit écoulé, je ne ſouffrois preſque plus, lorſqu'un matin je fus arrachée au ſommeil par un bruit plus affreux que celui du *Yalpor*; notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera,

(*a*) Il paſſoit pour conſtant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

lorque la lune en tombant, réduira l'univers en pouſſiere. (a) Des cris, qui ſe joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable; mes ſens ſaiſis d'un horreur ſecrette, ne portoient à mon ame que l'idée de la deſtruction de la nature entiere. Je croyois le péril univerſel; je tremblois pour tes jours: ma frayeur s'accrut enfin juſqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le viſage & les habits enſanglantés, qui ſe jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne ſoutins pas cet horrible ſpectacle, la force & la connoiſſance m'abandonnerent: j'ignorois encore la ſuite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit aſſez propre, entourée de pluſieurs ſauvages, qui n'étoient plus les cruels Eſpagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te repréſenter ma ſurpriſe, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux,

(a) Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la lune, qui ſe laiſſeroit tomber ſur la terre.

ſans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu ſe faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je puſſe m'aſſurer ſi je vivois, ou ſi mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour paſſer dans les régions inconnues. (*a*)

Te l'avouerai-je, chere idole de mon cœur, fatiguée d'une vie odieuſe, rebutée de ſouffrir des tourmens de toute eſpece, accablée ſous le poids de mon horrible deſtinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je ſentois approcher : je refuſai conſtamment tous les ſecours que l'on m'offroit, en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai ſans regret.

L'épuiſement des forces anéantit le ſentiment, déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images, que comme un léger deſſin, tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette ſenſation vague, que nous éprou-

(*a*) Les Indiens croyoient qu'après la mort l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompenſée ou punie ſelon ſon mérite.

vons en nous laiſſant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois preſque plus.

Cet état, mon cher Aza, n'eſt pas ſi fâcheux que l'on croit ; de loin il nous effraie, parce que nous y penſons de toutes nos forces ; quand il eſt arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduiſent, le moment déciſif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, & même dans celui qui ne ſera plus pour nous, ſemble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On ceſſe de vivre pour ſoi ; on veut ſavoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame, que je me crus tranſportée dans l'intérieur de ton palais ; j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort.

Mon imagination me peignit ſi vivement ce qui devoit ſe paſſer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de ſentimens, tel qu'un lys deſſeché par la brûlante ardeur du midi. L'amour eſt-il donc quelquefois

barbare ? Je jouiſſois de ta douleur, je l'excitois par de triſtes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaiſir à répandre ſur tes jours le poiſon des regrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, réveillée comme d'un profond ſommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des ſecours, je revis la lumiere.

Te reverrai-je, toi, cher arbitre de mon exiſtence ? Hélas ! qui pourra m'en aſſurer ? Je ne ſais plus où je ſuis, peut-être eſt-ce loin de toi. Mais duſſions-nous être ſéparés par les eſpaces immenſes qu'habitent les enfans du ſoleil, le nuage léger de mes penſées volera ſans ceſſe autour de toi.

LETTRE IV.

QUel que ſoit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le déſeſpoir l'éteint. Le mépris que la nature ſemble faire de notre être en l'aban-

donnant à la douleur, nous révolte d'abord ; enſuite l'impoſſibilité de nous en délivrer, nous prouve une inſuffiſance ſi humiliante, qu'elle nous conduit juſqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi, chaque inſtant où je reſpire, eſt un ſacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible ; ſi le tems apporte quelque ſoulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les ſouffrances de mon eſprit. Loin d'éclaircir mon ſort, il ſemble le rendre encore plus obſcur. Tout ce qui m'environne m'eſt inconnu, tout m'eſt nouveau, tout intéreſſe ma curioſité, & rien ne peut la ſatisfaire. En vain j'emploie mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue, l'un & l'autre me ſont également impoſſibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la ſource, en dérobant à mes yeux l'impreſſion qu'ils recevoient des objets : je m'obſtinai quelque tems à les tenir fermés ; efforts infructueux ! Les ténebres volontaires auxquelles je m'étois condamnée, ne ſoulageoient que ma modeſtie toujours bleſſée de la vue de ces hom-

mes, dont les ſervices & les ſecours ſont autant de ſupplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le deſir de les exprimer plus violent.

L'impoſſibilité de me faire entendre répand encore juſques ſur mes organes un tourment non moins inſupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette ſituation eſt cruelle !

Hélas ! je croyois déja entendre quelques mots des ſauvages Eſpagnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguſte langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux ; loin de trouver le même avantage des nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne diſtingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne ſont pas de la même nation ; & à la différence de leurs manieres & de leur caractere apparent on devine ſans peine que *Pachacamac* leur a diſtribué dans une grande diſproportion les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers

premiers fait voir qu'ils ſont compoſés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci ſemblent s'être échappés des mains du créateur, au moment où il n'avoit encore aſſemblé pour leur formation, que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine ſombre & tranquille de ceux-là montroient aſſez qu'ils étoient cruels de ſang-froid, l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le viſage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empreſſement répandu ſur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui ſuſpendent mon jugement.

Deux de ces ſauvages ne quittent preſque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique* (*a*) à ſon air de grandeur, me rend, je crois, à ſa façon beaucoup de reſpect : l'autre me donne une partie des ſecours qu'exige ma maladie ; mais ſa bonté eſt dure, ſes ſecours ſont cruels, & ſa familiarité impérieuſe.

(*a*) *Cacique* eſt une eſpece de gouverneur de province.

Dès le premier moment, où revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance, & sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems-là il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie (*a*) me paroit une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu, je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *Qui-*

(*a*) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la médecine.

pos. J'emploie à cette occupation autant de tems que ma foibleſſe peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes ſens, ſemblent donner plus de réalité à mes penſées ; la ſorte de reſſemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illuſion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'aſſurer de mes vœux, de ma tendreſſe ; cette douce erreur eſt mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage, je gémis de ton abſence ; ainſi toute entiere à ma tendreſſe, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre uſage pourrois-je en faire ? O mon cher Aza ! quand tu ne ſerois pas le maître de mon ame, quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inſéparablement à toi ; plongée dans un abyme d'obſcurité, pourrois-je détourner mes penſées de la lumiere de ma vie ? Tu es le ſoleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils ſont à toi. Tu me chéris, je conſens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je ſuis récompenſée.

LETTRE V.

QUe j'ai ſouffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai conſacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux perſécuteurs ſe ſont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'uſage.

On m'a enfin rendu le tréſor de ma tendreſſe, mais je l'ai acheté par bien de larmes. Il ne me reſte que cette expreſſion de mes ſentimens ; il ne me reſte que la triſte conſolation de te peindre mes douleurs, pouvois-je la perdre ſans déſeſpoir ?

Mon étrange deſtinée m'a ravi juſqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on eſt écouté, une partie de notre chagrin paſſe ſur le viſage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en ſoit le motif, il ſemble nous ſoulager. Je ne puis me faire entendre, & la gaieté m'environne.

Je ne puis même jouir paiſiblement de la nouvelle eſpece de déſert où me réduit

l'impuiſſance de communiquer mes penſées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la ſolitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, & portent la gêne juſques dans mes penſées : il m'arrive ſouvent d'oublier cette heureuſe liberté que la nature nous a donnée de rendre nos ſentimens impénétrables, & je crains quelquefois que ces ſauvages curieux ne devinent les réflexions déſavantageuſes que m'inſpire la bizarrerie de leur conduite, je me fais une étude gênante d'arranger mes penſées, comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractere & de leur façon de penſer à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refuſent, mon cher Aza, juſqu'aux alimens néceſſaires au ſoutien de la vie, juſqu'à la liberté de choiſir la place où je veux être, ils me retiennent par une eſpece de violence dans ce lit, qui m'eſt devenu inſupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur eſclave, & que leur pouvoir eſt tyrannique.

D'un autre côté, ſi je réfléchis ſur l'envie extrême qu'ils témoignent de conſerver mes jours, ſur le reſpect dont ils accompagnent les ſervices qu'ils me rendent, je ſuis tentée de penſer qu'ils me prennent pour un être d'une eſpece ſupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, ſans courber ſon corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le ſoleil. Le *Cacique* ſembloit vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi* (*a*) : il ſe met ſur ſes genoux fort près de mon lit, il reſte un tems conſidérable dans cette poſture gênante : tantôt il garde le ſilence ; & les yeux baiſſés, il ſemble rêver profondement : je vois ſur ſon viſage cet embarras reſpectueux que nous inſpire *le grand nom* (*b*) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occaſion de ſaiſir ma main, il y porte ſa bouche avec la même vénéra-

(*a*) Le *Raymi*, principale fête du ſoleil ; l'*Inca* & les prêtres l'adoroient à génoux.

(*b*) Le grand nombre étoit *Pachacamac* ; on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de ſignes d'adoration.

tion que nous avons pour le ſacré diadême. (*a*) Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne reſſemblent point au langage ordinaire de ſa nation ; le ſon en eſt plus doux, plus diſtinct, plus meſuré ; il y joint cet air touché qui précede les larmes ; ces ſoupirs qui expriment les beſoins de l'ame ; ces accens qui ſont preſque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le deſir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoiſſoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur ſur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette nation ne ſeroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au ſoleil : peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand *Mancocapac* (*b*) eût apporté ſur la terre les volontés du ſoleil, nos ancêtres diviniſoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaiſir ;

(*a*) On baiſoit le diadême de *Mancocapac*, comme nous baiſons les reliques de nos ſaints.

(*b*) Premier légiſlateur des Indiens. Voyez l'hiſtoire des *Incas*.

peut-être ces ſauvages n'éprouvent ces deux ſentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuſe contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux ſignes de mes volontés ; je ſerois libre, je ſortirois de cette odieuſe demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un ſeul de ſes regards effaceroit le ſouvenir de tant d'infortunes.

LETTRE VI.

QUelle horrible ſurpriſe, mon cher Aza ! que nos malheurs ſont augmentés : que nous ſommes à plaindre ! Nos maux ſont ſans remede, il ne me reſte qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empreſſement de cette liberté ; je me ſuis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de mes deſirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation : qu'ai-je vu ! Cher amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expreſſions pour te peindre l'excès de mon étonnement

étonnement, & le mortel déſeſpoir qui m'a ſaiſie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément, dont la vue ſeule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée ſur le mouvement incommode de notre demeure. Je ſuis dans une de ces maiſons flottantes, dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour atteindre juſqu'à nos malheureuſes contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une deſcription très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeſtes ſont entrées dans mon ame avec cette affreuſe connoiſſance ? Je ſuis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne reſpire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je ſuis, ſi je t'aime, ſi j'exiſte ; la deſtruction de mon être ne paroîtra pas même un événement aſſez conſidérable pour être portée juſqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être déſormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la divinité un bienfait inſupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'univers eſt

anéanti pour moi, n'eſt plus qu'un vaſte déſert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendreſſe, ſois-en touché, permets que je meure.....

Quelle erreur me ſéduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'eſt pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'eſt la timide nature, qui, en frémiſſant d'horreur, emprunte ta voix plus puiſſante que la ſienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en eſt fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ſes regrets....

Que la mer abyme à jamais dans ſes flots ma tendreſſe malheureuſe, ma vie & mon déſeſpoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers ſentimens de mon cœur, il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le ſens encore, je le dis pour la derniere fois....

LETTRE VII.

AZa, tu n'as pas tout perdu, tu regnes encore ſur un cœur ; je reſpire. La vigi-

lance de mes ſurveillans a rompu mon funeſte deſſein, il ne me reſte que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonſtances d'un projet auſſi-tôt détruit que formé. Oſerois-je jamais lever les yeux juſqu'à toi, ſi tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raiſon anéantie par le déſeſpoir ne m'étoit plus d'aucun ſecours; ma vie ne me paroiſſoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le ſang-froid eſt cruel après la fureur ! Que les points de vue ſont différens ſur les mêmes objets ! Dans l'horreur du déſeſpoir, on prend la férocité pour du courage, & la crainte des ſouffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une ſurpriſe nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foibleſſe pour principe de notre héroïſme, pour fruit que le repentir, & que le mépris pour récompenſe.

La connoiſſance de ma faute en eſt la plus ſévere punition. Abandonnée à l'amertume des remords, enſévelie ſous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lu-

miere; mes pleurs coulent en abondance; ma douleur eſt calme, nul ſon ne l'exhale; mais je ſuis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime? Il étoit contre toi.

En vain depuis deux jours ces ſauvages bienfaiſans voudroient me faire partager la joie qui les tranſporte; je ne fais qu'en ſoupçonner la cauſe; mais quand elle me ſeroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danſes, leurs cris de joie, une liqueur rouge, ſemblable au *Mays* (*a*) dont ils boivent abondamment, leur empreſſement à contempler le ſoleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laiſſeroient pas douter que cette réjouiſſance ne ſe fît en l'honneur de l'aſtre divin, ſi la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais, loin de prendre part à la joie publique

(*a*) Le *Mays* eſt une plante dont les Indiens font une boiſſon forte & ſalutaire; ils en préſentent au ſoleil les jours de ſes fêtes, & ils en boivent juſqu'à l'ivreſſe après le ſacrifice. *Voyez l'hiſt. des Incas, t. 2, page 151.*

depuis la faute que j'ai commiſe, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zele eſt plus reſpectueux, ſes ſoins plus aſſidus, ſon attention plus pénétrante.

Il a deviné que la préſence continuelle des ſauvages de ſa ſuite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns, je n'ai preſque plus que les ſiens à ſupporter.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? Il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ſes yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui ſéduiſent mon cœur. Hélas ! que cette illuſion eſt paſſagere, & que les regrets qui la ſuivent ſont durables ? Ils ne finiront qu'avec ma vie, puiſque je ne vis que pour toi.

LETTRE VIII.

QUand un ſeul objet réunit toutes nos penſées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéreſſent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le ſeul mobile de mon ame, aurois-je

paſſé, comme je viens de faire, de l'horreur du déſeſpoir à l'eſpérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déja eſſayé pluſieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus ſans frémir. Enfin preſſée par de nouvelles inſtances, je m'y ſuis laiſſée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompenſée de ma complaiſance ?

Par un prodige incompréhenſible, en me faiſant regarder à travers une eſpece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où ſans le ſecours de cette merveilleuſe machine mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même tems il m'a fait entendre par des ſignes, qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, & que ſa vue étoit l'unique objet des réjouiſſances que j'ai priſes pour un ſacrifice au ſoleil.

J'ai ſenti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'eſpérance, comme un trait de lumiere, a porté ſa clarté juſqu'au fond de mon cœur. Il eſt certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir, il eſt évident qu'elle eſt une portion de ton empire, puiſque le ſoleil y

répand ſes rayons bienfaiſans. (*a*) Je ne ſuis plus dans les fers des cruels Eſpagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer ſous tes loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raiſon, mes deſirs, tout m'en aſſure. Je vole dans tes bras, un torrent de joie ſe répand dans mon ame, le paſſé s'évanouit, mes malheurs ſont finis; ils ſont oubliés, l'avenir ſeul m'occupe, c'eſt mon unique bien.

Aza, mon cher eſpoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton viſage, tes habits, ton ombre; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même. Eſt-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

LETTRE IX.

QUe les jours ſont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le tems, ainſi que l'eſpace, n'eſt connu que par ſes limites. Nos idées & notre vue ſe perdent

(*a*) Les Indiens ne connoiſſoient pas notre hémiſphere, & croyoient que le ſoleil n'éclairoit que la terre de ſes enfans.

également par la conſtante uniformité de l'un & l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'eſpace, il me ſemble que nos eſpérances marquent celles du tems ; & que ſi elles nous abandonnent, ou qu'elles ne ſoient pas ſenſiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du tems, que l'air qui remplit l'eſpace.

Depuis l'inſtant fatal de notre ſéparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, reſtoient enſevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant, les jours s'écouloient ſans que j'y priſſe garde ; aucun eſpoir ne fixoit mon attention ſur leur longueur : à préſent que l'eſpérance en marque tous les inſtans, leur durée me paroit infinie, & je goûte le plaiſir en recouvrant la tranquillité de mon eſprit, de recouvrer la facilité de penſer.

Depuis que mon imagination eſt ouverte à la joie, une foule de penſées qui s'y préſentent l'occupent juſqu'à la fatiguer. Des projets de plaiſirs & de bonheur s'y ſuccedent alternativement ; les idées nouvelles y ſont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne m'étois

point apperçue s'y retracent ſans les chercher.

Depuis deux jours j'entends pluſieurs mots de la langue *cacique*, que je ne croyois pas ſavoir. Ce ne ſont encore que les noms des objets, ils n'expriment point mes penſées & ne me font point entendre celles des autres; cependant ils me fourniſſent déja quelques éclairciſſemens qui m'étoient néceſſaires.

Je ſais que le nom du *Cacique* eſt *Déterville*, celui de notre maiſon flottante, *Vaiſſeau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier nom m'a d'abord effrayée: je ne me ſouviens pas d'avoir entendu nommer ainſi aucune contrée de ton royaume; mais faiſant réflexion au nombre infini de celles qui les compoſent, & dont les noms me ſont échappés, ce mouvement de crainte s'eſt bientôt évanoui; pouvoit-il ſubſiſter long-tems avec la ſolide confiance que me donne ſans ceſſe la vue du ſoleil? Non, mon cher Aza, cet aſtre divin n'éclaire que ſes enfans; le ſeul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer ſous ton empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des tranſports de ma joie, la reconnoiſſance me prépare un plaiſir délicieux, tu combleras d'honneur & de richeſſes le *Cacique* (*a*) bienfaiſant qui nous rendra l'un à l'autre ; il portera dans ſa province le ſouvenir de Zilia ; la récompenſe de ſa vertu le rendra plus vertueux encore, & ſon bonheur ſera ta gloire.

Rien ne peut ſe comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi : loin de me traiter en eſclave, il ſemble être le mien ; j'éprouve à préſent autant de complaiſances de ſa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amuſemens, il paroît n'avoir plus d'autres ſoins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur ſur l'idolâtrie dont je le ſoupçonnois.

Ce n'eſt pas qu'il ne répete ſouvent à peu près les mêmes démonſtrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air

(*a*) Les *Caciques* étoient des gouverneurs de province, tributaires des *Incas*.

& la forme qu'il y emploie, me perſuadent que ce n'eſt qu'un jeu à l'uſage de ſa nation.

Il commence par me faire prononcer diſtinctement des mots de ſa langue. Dès que j'ai répété après lui : *oui*, *je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joie ſe répand ſur ſon viſage, il me baiſe les mains avec tranſport & avec un air de gaieté tout contraire au ſérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille ſur ſa religion, je ne le ſuis pas entiérement ſur le pays d'où il tire ſon origine. Son langage & ſes habillemens ſont ſi différens des nôtres, que ſouvent ma confiance en eſt ébranlée. De fâcheuſes réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere eſpérance ; je paſſe ſucceſſivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confuſion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois réſolu de ne plus penſer ; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que ſur elle-même, & que de ſi grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des

lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve ſans ceſſe dans la plus profonde obſcurité. Je ſavois que la privation d'un ſens peut tromper à quelques égards, & je vois avec ſurpriſe, que l'uſage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues ſeroit-elle celle de l'ame ? O cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuſes vérités ! Mais que ces triſtes penſées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours diſſipera en un moment les ténebres qui m'environnent.

LETTRE X.

JE ſuis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes deſirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis ; tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe ; me ſurprend, m'étonne & ne me laiſſe qu'une impreſſion vague, une perplexité ſtupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs répriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute preſque de ce que je vois.

A peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la mer. Le peuple qui nous suivoit en foule me paroît être de la même nation que le *Cacique*, mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli; j'ai vu dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une vierge du soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile, les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raiſon, ils offuſquent le jugement ; que faut-il penſer des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-deſſus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inſtruit-il ? Le prodige en eſt-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon eſprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza : les moins habiles de cette contrée ſont plus ſavans que tous nos *Amautas*.

Déterville m'a donné une *china* (*a*) jeune & fort vive ; c'eſt une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être ſervie : pluſieurs autres s'empreſſent à me rendre des ſoins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fiſſent pas, leur préſence réveille mes craintes. A la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco*. (*b*) Cependant je ne puis encore juger de rien, mon eſprit flotte toujours dans une mer

(*a*) Servante ou femme-de-chambre.

(*b*) Capitale du Pérou.

d'incertitude ; mon cœur seul inébranlable ne desire, n'espere & n'attend qu'un bonheur, sans lequel tout ne peut être que peines.

LETTRE XI.

QUoique j'aie pris tous les soins qui sont en mon pouvoir, pour acquérir quelque lumiere sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pu remarquer, c'est que les sauvages de cette contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *Cacique* ; ils chantent & dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver. (*a*) Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste pere a soumis à son obéissance des provinces fort éloignées, & dont les peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en

(*a*) Les terres se cultivoient en commun au Pérou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance.

ſeroit-elle pas une ? Le ſoleil paroît ſe plaire à l'éclairer ; il eſt plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inſpire : il ne me reſte d'inquiétude que ſur la longueur du tems qu'il faudra paſſer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait ſur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le ſeul uſage de la langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laiſſe échapper aucune occaſion de m'inſtruire, je profite de tous les momens où Déterville me laiſſe en liberté pour prendre des leçons de ma *china* ; c'eſt une foible reſſource, ne pouvant lui faire entendre mes penſées ; je ne puis former aucun raiſonnement avec elle. Les ſignes du *Cacique* me ſont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une eſpece de langage, qui nous ſert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maiſon, où ſans cette intelligence je me ſerois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit aſſemblé. L'étonnement général que l'on témoigna

moigna à ma vue, me déplut, les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrois une faute, si je sortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blame que l'on me donnoit sans sujet; je restai donc, & portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes & les ris offensans des autres, j'eus pitié de leur foiblesse : je ne pensai plus qu'à leur persuader par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas*, (*a*) s'il n'eût été vêtu de noir,

(*a*) Les *Curacas* étoient des petits souverains d'une contrée; ils avoient le privilege de porter le même habit que les *Incas*.

vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* (*a*) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sais, pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle* ! *Les beaux yeux* !.... Un autre homme lui répondit. *Des graces, une taille de nymphe* !..... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à-peu-près les mêmes mots ; je ne sais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant, leur visage étoit toujours riant.

Le *Cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vue, & ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'observer, pour ne point blesser les usages d'une nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les ma-

(*a*) Nom générique des princesses.

nieres de ces sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps, que par le son de leur voix; ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *Cacique*, qui m'ont tant causé d'embarras, & sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes : il les baisa même au visage, ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par la main, les autres le tiroient par son habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour de la stupidité, & la gravité

de notre démarche pour un engourdiſſement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, ſi tu étois ici, je me plairois avec eux ? Un certain air d'affabilité répandu ſur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & ſi mon ame étoit plus heureuſe, je trouverois du plaiſir dans la diverſité des objets qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leurs nouveautés ; toi ſeul fais mon bien & mes plaiſirs.

LETTRE XII.

J'Ai paſſé bien du tems, mon cher Aza, ſans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choſes extraordinaires à t'apprendre : je profite d'un peu de loiſir pour eſſayer de t'en inſtruire.

Le lendemain de ma viſite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'uſage du pays. Après que ma petite *china* l'eut arrangé ſur moi à ſa fantaiſie, elle me fit approcher de cette ingénieuſe machine qui double les

objets : quoique je dusse être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *china*, & se remit à sa place sans s'en appercevoir ; les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée, sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main ; & ne pouvant exprimer me sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mes yeux s'animerent, son visage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main, en prononçant d'une voix émue. Non..... le respect..... sa vertu..... & plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut se jeter sur son siege à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelques peines ; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, & je n'osai plus rien lui dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger ; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la maniere accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me

ſervir des ſignes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien; cependant nous mangions dans un tems ſi différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma ſurpriſe. Tout ce que je compris à ſa réponſe, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être ſorti & rentré pluſieurs fois, vint me prendre par la main; je me laiſſai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit paſſé, & en cherchant à démêler ſi le changement de lieu n'en étoit pas une ſuite.

A peine eûmes-nous paſſé la derniere porte de la maiſon, qu'il m'aida à monter un pas aſſez haut, & je me trouvai dans une petite chambre, où l'on ne peut ſe tenir debout ſans incommodité, où il n'y a pas aſſez d'eſpace pour marcher; mais où nous fûmes aſſis fort à l'aiſe, le *Cacique*, la *china* & moi; ce petit endroit eſt agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire ſuffiſamment.

Tandis que je le conſidérois avec ſurpriſe, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit, ô mon

cher Aza ! que les prodiges ſont familiers dans ce pays ! je ſentis cette machine ou cabane, je ne ſais comment la nommer, je la ſentis ſe mouvoir & changer de place ; ce mouvement me fit penſer à la maiſon flottante : la frayeur me ſaiſit ; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes, me raſſura en me faiſant voir par une des fenêtres, que cette machine ſuſpendue aſſez près de la terre, ſe mouvoit par un ſecret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit auſſi voir que pluſieurs *Hama* (*a*) d'une eſpece qui nous eſt inconnue, marchoient devant nous, & nous traînoient après eux.

Il faut, ô lumiere de mes jours ! un génie plus qu'humain pour inventer des choſes ſi utiles & ſi ſingulieres ; mais il faut auſſi qu'il y ait dans cette nation quelques grands défauts qui moderent ſa puiſſance, puiſqu'elle n'eſt pas la maîtreſſe du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuſe machine nous n'en ſor-

(*a*) Nom générique des bêtes.

tons

tons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers; quel bien j'aurois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu, que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'administration de l'univers. Les campagnes immenses, qui se changent & se renouvellent sans cesse à nos regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent & se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver des bornes à sa vue que celle du monde entier. Cette erreur nous flatte, elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, & semble nous

rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel préſente des images, dont la pompe & la magnificence ſurpaſſent de beaucoup celle de la terre.

D'un côté, des nues tranſparentes, aſſemblées autour du ſoleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumieres, dont le majeſtueux déſordre attire notre admiration juſqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un aſtre moins brillant s'éleve, reçoit & répand une lumiere moins vive ſur les objets, qui, perdant leur activité par l'abſence du ſoleil, ne frappent plus nos ſens que d'une maniere douce, paiſible & parfaitement harmonique avec le ſilence qui regne ſur la terre. Alors revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame, nous jouiſſons de l'univers, comme le poſſédant ſeuls, nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une ſérénité douce nous conduit à des réflexions agréables; & ſi quelques regrets viennent les troubler, ils ne naiſſent que de la néceſſité de s'arracher à cette douce rêverie, pour nous renfermer dans les

folles prisons que les hommes se sont faites, & que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que mépriſables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le *Cacique* a eu la complaiſance de me faire ſortir tous les jours de la cabane roulante pour me laiſſer contempler à loiſir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de ſatisfaction.

Si les beautés du ciel & de la terre ont un attrait ſi puiſſant ſur notre ame, celles des forêts, plus ſimples & plus touchantes, ne m'ont cauſé ni moins de plaiſir, ni moins d'étonnement.

Que les bois ſont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme univerſel ſe répand ſur tous les ſens & confond leur uſage. On croit voir la fraîcheur avant de la ſentir; les différentes nuances de la couleur des feuilles adouciſſent la lumiere qui les pénetre, & ſemblent frapper le ſentiment auſſi-tôt que les yeux.

Une odeur agreable, mais indéterminée laiſſe à peine diſcerner ſi elle affecte le goût (*a*) ou l'odorat; l'air même, ſans être

(*a*) J'ai cru, après avoir bien réfléchi ſur

apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui ſemble nous donner un ſens de plus, ſans pouvoir en déſigner l'organe.

O mon cher Aza! que ta préſence embelliroit des plaiſirs ſi purs! que j'ai deſiré de les partager avec toi! Témoin de mes tendres penſées, je t'aurois fait trouver dans les ſentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE XIII.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'eſt le terme de notre voyage, mais ſelon les apparences, ce ne ſera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je ſuis arrivée, plus attentive que jamais ſur tout ce qui ſe paſſe,

---

cette phraſe, que le terme *goût* devoit ſignifier ici *palais* : en effet, les odeurs agiſſent ſur le palais comme ſur l'odorat, ces deux ſens ayant une intime communication l'un avec l'autre.

mes découvertes ne me produiſent que du tourment, & ne me préſagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes deſirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverſer cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues ſont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient raſſembler deux ou trois de nos contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quitto ;* je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a fait de cette grande ville ; mais, hélas ! quelle difference !

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un univers plutôt qu'une habitation particuliere. J'eſſayerois en vain de te donner une idée juſte de la hauteur des maiſons ; elles ſont ſi prodigieuſement élevées, qu'il eſt plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles ſont, que de comprendre comment des hommes ont pu les conſtruire.

C'eſt ici que la famille du *Cacique* fait

ſa réſidence. La maiſon qu'elle habite eſt preſque auſſi magnifique que celle du ſoleil ; les meubles & quelques endroits des murs ſont d'or ; le reſte eſt orné d'un tiſſu varié des plus belles couleurs qui repréſentent aſſez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduiſoit dans la chambre de ſa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée ſur un lit à-peu-près de la même forme que celui des *Incas*, & du même métal. (*a*) Après avoir préſenté ſa main au *Cacique*, qui la baiſa en ſe proſternant preſque juſqu'à terre, elle l'embraſſa, mais avec une bonté ſi froide, une joie ſi contrainte, que ſi je n'euſſe été avertie, je n'aurois pas reconnu les ſentimens de la nature dans les careſſes de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher : elle jetta ſur moi un regard dédaigneux, & ſans répondre à ce que ſon fils lui diſoit,

---

(*a*) Les lits, les chaiſes, les tables des *Incas* étoient d'or maſſif.

elle continua d'entourer gravement ſes doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui : il l'embraſſa, auſſi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille à-peu-près de mon âge accourut ; elle le ſuivoit avec un empreſſément timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit ſur ſon viſage, ſans en bannir un fond de triſteſſe intéreſſant. Déterville l'embraſſa la derniere, mais avec une tendreſſe ſi naturelle, que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels ſeroient nos tranſports, ſi après tant de malheurs le ſort nous réuniſſoit.

Pendant ce tems, j'étois reſtée auprès de la *Pallas* par reſpect, (*a*) je n'oſois m'en éloigner, ni lever les yeux ſur elle.

(*a*) Les filles, quoique du ſang royal, portoient un grand reſpect aux femmes mariées.

Quelques regards féveres qu'elle jettoit de tems en tems ſur moi, achevoient de m'intimider, & me donnoient une conc-crainte qui gênoit juſqu'à mes penſées.

Enfin, comme ſi la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main, & me conduiſit près d'une fenêtre où nous nous aſsîmes. Quoique je n'entendiſſe rien de ce qu'elle me diſoit, ſes yeux pleins de bonté me parloient le langage univerſel des cœurs bienfaiſans; ils m'inſpiroient la confiance & l'amitié: j'aurois voulu lui témoigner mes ſentimens; mais ne pouvant m'exprimer ſelon mes deſirs, je prononçai tout ce que je ſavois de ſa langue.

Elle en ſourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaiſir dans cette eſpece d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles aſſez haut, en regardant la jeune fille, qui baiſſa les yeux, repouſſa ma main qu'elle tenoit dans les ſiennes, & ne me regarda plus.

A quelque tems de-là, une vieille femme d'une phyſionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint

enſuite me prendre par le bras, me conduiſit preſque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maiſon, & m'y laiſſa ſeule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques ſoulagemens à mes inquiétudes; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement ſubit des manieres de la jeune fille, la rudeſſe de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de reſter, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point oppoſé à l'eſpece de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonſtances dont une ame malheureuſe fait augmenter ſes peines, ſe préſenterent à la fois ſous les plus triſtes aſpects; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amérement mon affreuſe deſtinée, quand je vis entrer ma *China*.

Dans la ſituation où j'étois, ſa vue me parut un bonheur; je courus à elle, je l'embraſſai en verſant des larmes, elle en

fut touchée, ſon attendriſſement me fut cher. Quand on ſe croit réduit à la pitié de ſoi-même, celle des autres nous eſt bien précieuſe. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine; je lui comptois mes chagrins, comme ſi elle eût pu m'entendre, je lui faiſois mille queſtions, comme ſi elle eût pu y répondre; ſes larmes parloient à mon cœur; les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'eſpérois encore de revoir Déterville à l'heure du repas; mais on me ſervit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* eſt le ſeul humain qui ait eu pour moi de la bonté ſans interruption; l'habitude de le voir s'eſt tournée en beſoin. Son abſence redoubla ma triſteſſe : après l'avoir attendu vainement, je me couchai; mais le ſommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, ſuivi de la jeune perſonne dont le bruſque dédain m'avoit été ſi ſenſible. Elle ſe jetta ſur mon lit, & par mille careſſes elle ſembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir, que j'en sentois de n'en être point abandonnée ; ils se parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié ; je me gardai bien de les interrompre ; mais sitôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit Céline, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme que j'avois vu dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frere ainé, & l'autre jeune femme, l'épouse de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique* ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste

du tems deſtiné au repos, à m'entretenir avec toi ; c'eſt tout mon bien, c'eſt toute ma joie : c'eſt à toi ſeul, chere ame de mes penſées, que je développe mon cœur, tu ſeras à jamais le ſeul dépoſitaire de mes ſecrets, de ma tendreſſe & de mes ſentimens.

LETTRE XIV.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre ſur mon ſommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'exiſte que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de vierge, & l'on m'oblige de reſter tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui ſe change & ſe renouvelle à tout moment ſans preſque diminuer.

Cette diſſipation involontaire m'arrache ſouvent malgré moi à mes tendres penſées ; mais ſi je perds pour quelques inſtans cette attention vive qui unit ſans ceſſe mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaiſons avanta-

geuſes que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les differentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de ſauvages ſi orgueilleuſement familiers que ceux-ci. Les femmes ſur-tout me paroiſſent avoir une bonté mépriſante qui révolte l'humanité, & qui m'inſpireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, ſi je les connoiſſois mieux.

Une d'entr'elle m'occaſionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'aſſemblée étoit la plus nombreuſe, elle avoit déja parlé à pluſieurs perſonnes ſans m'appercevoir; ſoit que le haſard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire en jettant les yeux ſur moi, quitta précipitamment ſa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que ſa vivacité le lui ſuggéra, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention ſcrupuleuſe, elle fit ſigne à un jeune homme de s'approcher, & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaſſe à la liberté que l'un & l'autre ſe donnoient, la richeſſe des habits de la femme me la faiſant prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui*, (*a*) je n'oſois m'oppoſer à leur volonté; mais ce ſauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main ſur ma gorge, je le repouſſai avec une ſurpriſe & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux inſtruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut: il n'eut pas plutôt dit quelques paroles au jeune *ſauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main ſur ſon épaule, fit des ris ſi violens, que ſa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarraſſa, & lui dit, en rougiſſant des mots d'un ton ſi froid, que la gaieté du jeune homme

(*a*) Prince du ſang : il falloit une permiſſion de l'*Inca* pour porter de l'or ſur les habits, & il ne le permettoit qu'aux princes du ſang royal.

s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer, & ne revint plus.

O mon cher Aza, que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chérement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue, & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vue ; toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE XV.

PLus je vis avec le *Cacique* & sa sœur, mon chez Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette nation : eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve,

la modeſte gaieté de Céline, feroient volontiers penſer qu'elle a été élevée parmi nos vierges. La douceur honnête, le tendre ſérieux de ſon frere, perſuaderoient facilement qu'il eſt né du ſang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité, que nous en exercerions à leur égard, ſi des malheurs les euſſent conduits parmi nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne ſoit ſon tributaire (*a*).

Il n'entre jamais dans ma chambre, ſans m'offrir un préſent de quelques-unes des choſes merveilleuſes dont cette contrée abonde : tantôt ce ſont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre fois ce ſont des pierres légeres & d'un éclat ſurprenant, dont on orne ici preſque toutes les parties du corps ; on en paſſe aux oreilles,

(*a*) Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la reine. Ils ne ſe préſentoient jamais devant l'un & l'autre, ſans leur offrir un tribut des curioſités que produiſoit la province où ils commandoient.

on

on en met ſur l'eſtomac, au col, ſur la chauſſure, & cela eſt très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amuſant, ce ſont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité ſinguliere ; les uns ſervent à compoſer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante ſervent à diviſer toutes ſortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut, ſans effort & d'une maniere fort divertiſſante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore; mais n'étant point à notre uſage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puiſſent t'en donner l'idée.

Je te garde ſoigneuſement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaiſir que j'aurai de ta ſurpriſe, lorſque tu les verras, c'eſt qu'aſſurément ils ſont à toi. Si le *Cacique* n'étoit ſoumis à ton obéiſſance, me paieroit-il un tribut qu'il ſait n'être dû qu'à ton rang ſuprême ? Les reſpects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penſer que ma naiſſance lui étoit connue. Les préſens dont il m'honore, me perſuadent ſans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton épouſe, puiſqu'il me traite

d'avance en *Mama - Oella* (*a*).

Cette conviction me raſſure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour ſavoir du *Cacique* les raiſons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais juſques-là j'aurai encore bien des peines à ſouffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame*, c'eſt le nom de la mere de Déterville, ne ſoit auſſi aimable que celle de ſes enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occaſions une froideur & un dédain qui me mortifient, ſans que je puiſſe en découvrir la cauſe ; & par une poſition de ſentimens que je comprends encore moins, elle exige que je ſois continuellement avec elle.

C'eſt pour moi une gêne inſupportable ; la contrainte regne par-tout où elle eſt : ce n'eſt qu'à la dérobée que Céline & ſon frere me font des ſignes d'amitié. Eux-

(*a*) C'eſt le nom que prenoient les reines en montant ſur le trône.

mêmes n'oſent ſe parler librement devant elle. Auſſi continuent-ils à paſſer une partie des nuits dans ma chambre ; c'eſt le ſeul tems où nous jouiſſons en paix du plaiſir de nous voir ; & quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur préſence m'eſt toujours agréable. Il ne tient pas aux ſoins de l'un & de l'autre que je ne ſois heureuſe. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton ſouvenir & ma tendreſſe m'occupent toute entiere.

LETTRE XVI.

IL me reſte ſi peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'oſe en faire uſage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme ſi, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaiſir de mon ame, le ſoutien de ma vie ; rien ne ſoulagera le poids de ton abſence, j'en ſerai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conſerver le ſouvenir des plus ſecrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hom-

mage. Je voulois conſerver la mémoire des principaux uſages de cette nation ſinguliere, pour amuſer ton loiſir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reſte bien peu d'eſpérances de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à préſent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la ſuite me les rappeller ſans un ſecours étranger ! On m'en offre un, il eſt vrai, mais l'exécution en eſt ſi difficile, que je la crois impoſſible.

Le *Cacique* m'a amené un ſauvage de cette contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de ſa langue, & de la méthode dont on ſe ſert ici pour donner une ſorte d'exiſtence aux penſées.

Cela ſe fait en traçant avec une plume des petites figures, que l'on appelle *lettres*, ſur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier* ; ces figures ont des noms, ces noms mêlés enſemble repréſentent les ſons des paroles ; mais ces noms & ces ſons me paroiſſent ſi peu diſtincts les uns des autres, que ſi je réuſſis un jour à les entendre, je ſuis bien aſſurée que ce ne ſera pas ſans beaucoup de peines. Ce pauvre ſauvage s'en donne d'in-

croyables pour m'inſtruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais ſi peu de progrès, que je renoncerois à l'entrepriſe, ſi je ſavois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton ſort & du mien. Il n'en eſt point, mon cher Aza ! Auſſi ne trouverai-je plus de plaiſir que dans cette nouvelle & ſinguliere étude. Je voudrois vivre ſeule, afin de m'y livrer ſans relâche ; & la néceſſité que l'on m'impoſe d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un ſupplice.

Dans les commencemens, en excitant la curioſité des autres, j'amuſois la mienne ; mais quand on ne peut faire uſage que des yeux, ils ſont bientôt ſatisfaits. Toutes les femmes ſe peignent le viſage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois qu'elles diſent toujours les mêmes choſes. Les apparences ſont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air d'y penſer ; mais en général, je ſoupçonne cette nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît ſon caractere dominant.

Si les démonſtrations de zele & d'empreſſément dont on décore ici les moindres devoirs de la ſociété, étoient natu-

rels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples euſſent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres ; cela ſe peut-il penſer ?

S'ils avoient autant de ſérénité dans l'ame que ſur le viſage, ſi le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit ſincere, choiſiroient-ils pour leurs amuſemens des ſpectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on repréſente à-peu-près, comme dans ton palais, les actions des hommes qui ne ſont plus ; (*a*) avec cette différence, que ſi nous ne rappellons que la mémoire des plus ſages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célebre que les inſenſés & les méchans.

Ceux qui les repréſentent crient & s'agitent comme des furieux ; j'en ai vu un pouſſer ſa rage juſqu'à ſe tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils perſécutent, pleurent ſans ceſſe, & font des geſtes de déſeſpoir, qui n'ont

(*a*) Les *Incas* faiſoient repréſenter des eſpeces de comédies, dont les ſujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédéceſſeurs.

pas beſoin des paroles dont ils ſont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors ſont ſi humains, ſe plaiſe à la repréſentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs ſemblables?

Mais, peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu: cette penſée me vient ſans la chercher; ſi elle étoit juſte, que je plaindrois cette nation! La nôtre, plus favoriſée de la nature, chérit le bien par ſes propres attraits, il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

LETTRE XVII.

JE ne ſais plus que penſer du génie de cette nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le ſuis, pour aſſeoir un jugement ſur ſon caractere.

On m'a fait voir un ſpectacle totalement oppoſé au premier. Celui-là cruel,

effrayant, révolte la raiſon, & humilie l'humanité. Celui-ci amuſant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon ſens. Il eſt compoſé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y repréſente auſſi quelques actions de la vie humaine; mais ſoit que l'on exprime la peine ou le plaiſir, la joie ou la triſteſſe, c'eſt toujours par des chants & des danſes.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des ſons ſoit univerſelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes paſſions que l'on a repréſentées, que ſi elles euſſent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain eſt ſans doute de l'invention des hommes, puiſqu'il differe ſuivant les différentes nations. La nature plus puiſſante & plus attentive aux beſoins & aux plaiſirs de ſes créatures, leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui ſont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il eſt vrai que des ſons aigus expriment mieux le beſoin de ſecours dans une crainte violente ou dans une douleur vive,

que

que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune signification dans l'autre ; il n'eſt pas moins certain que de tendres gémiſſemens frappent nos cœurs d'une compaſſion bien plus efficace, que des mots dont l'arrangement bizarre fait ſouvent un effet contraire.

Les ſons vifs & légers ne portent-ils pas plus inévitablement dans notre ame le plaiſir gai, que le récit d'une hiſtoire divertiſſante ou une plaiſanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Eſt-il dans aucune langue des expreſſions qui puiſſent communiquer le plaiſir ingénu avec autant de ſuccès que font les jeux naïfs des animaux ? Il ſemble que les danſes veulent les imiter, du moins inſpirent-elles à-peu-près le même ſentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce ſpectacle tout eſt conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inſpirer de la joie ? J'en reſſentis moi-même, & j'en emportois preſque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En ſortant nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous ſoute-

nions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec ſa belle-ſœur qu'il conduiſoit, lorſqu'un jeune ſauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laiſſa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à ſon abord juſqu'à me faire partager le tremblement qui la ſaiſit, tourna la tête languiſſamment vers lui lorſqu'il nous quitta. Elle me parut ſi foible, que la croyant attaquée d'un mal ſubit, j'allois appeller Déterville pour la ſecourir ; mais elle m'arrêta & m'impoſa ſilence en me mettant un de ſes doigts ſur la bouche; j'aime mieux garder mon inquiétude, que de lui déſobéir.

Le même ſoir, quand le frere & la ſœur ſe furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu; ſur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois penſé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit poſſible que l'on s'effrayât de la préſence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te

faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites, mais, hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds ; ces nœuds, qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déja plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vuide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus : Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !

LETTRE XVIII.

COmbien de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ! le soleil a fait la moitié de son cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi.

Que cette double abſence m'a paru longue ! quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la ſupporter ! je ne vivois que dans l'avenir, le préſent ne me paroiſſoit plus digne d'être compté. Toutes mes penſées n'étoient que des deſirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes ſentimens que des eſpérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendreſſe. Je me ſens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce ſentiment toutes les ſortes d'exiſtences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer ſur le plus dur métal, ſur les murs de ma chambre, ſur mes habits, ſur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoiſſance de celle dont je me ſers à preſent m'a été funeſte, que l'eſpérance qui m'a portée à m'en inſtruire étoit trompeuſe ! A meſure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'eſt offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclair-

ciſſement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon eſprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a ſéduit, le ſoleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier, dont ton empire n'occupe qu'une portion, ainſi que bien d'autres royaumes qui le compoſent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abuſée ſur ces faits incroyables ; on ne les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples ſoumis à ton obéiſſance, je ſuis non-ſeulement ſous une domination étrangere, mais ſi éloignée de ton empire, que notre nation y ſeroit encore ignorée, ſi la cupidité des Eſpagnols ne leur avoit fait ſurmonter des dangers affreux pour pénétrer juſqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la ſoif des richeſſes a pu faire? Si tu m'aimes, ſi tu me deſires, ſi tu penſes encore à la malheureuſe Zilia, je dois tout attendre de ta tendreſſe ou de ta généroſité. Que l'on m'enſeigne les chemins qui peuvent me conduire juſqu'à toi; les périls à ſurmonter, les fatigues à ſupporter ſeront des plaiſirs pour mon cœur.

LETTRE XIX.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappellé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-temps si peu intéressantes, & si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un eſpace de tems que l'on nomme *ſix mois*, il eſt allé faire la guerre pour les intérêts de ſon ſouverain. Lorſqu'il partit, j'ignorois encore l'uſage de ſa langue ; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en ſe ſéparant de ſa ſœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en verſai bien des larmes, mille craintes remplirent mon cœur ; les bontés de Céline ne purent les effacer. Je perdois en lui la plus ſolide eſpérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de perſonne.

Je ne tardai pas à reſſentir les effets de cette abſence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans ſa chambre, que par je ne ſais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naiſſance & du pouvoir qu'elle a ſur moi, me fit renfermer avec Céline dans une maiſon de vierges, où nous ſommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, ſi au moment où je ſuis en état de tout en-

tendre, elle ne me privoit des inſtructions dont j'ai beſoin ſur le deſſein que je forme d'aller te rejoindre. Les vierges qui l'habitent, ſont d'une ignorance ſi profonde, qu'elles ne peuvent ſatisfaire à mes moindres curioſités.

Le culte qu'elles rendent à la divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ſes bienfaits, aux connoiſſances de l'eſprit, aux ſentimens du cœur, & je crois même à la raiſon, du moins leurs diſcours le font-ils penſer.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les temples du ſoleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & ſeulement fermés par des morceaux de fer croiſés aſſez près l'un de l'autre, pour empêcher de ſortir, laiſſent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors ; c'eſt ce qu'on appelle des parloirs.

C'eſt à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; ſon ignorance à tous autres égards qu'à celui de ſon art ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux inſtruite ; je remarque dans les

les réponſes qu'elle fait à mes queſtions ; un certain embarras qui ne peut partir que d'une diſſimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuſe. Quoi qu'il en ſoit, ſon entretien eſt toujours borné aux intérêts de ſon cœur & à ceux de ſa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en ſortant du ſpectacle où l'on chante, eſt ſon amant ; comme j'avois cru le deviner. Mais madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus ſûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce ſoit.

Ce n'eſt pas que ſon choix ſoit indigne d'elle ; c'eſt que cette mere glorieuſe & dénaturée profite d'un uſage barbare, établi parmi les grands ſeigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de vierge, afin de rendre ſon fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choiſir un certain ordre, dont il ne pourra plus ſortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *vœux*.

Céline réſiſte de tout ſon pouvoir au ſacrifice que l'on exige d'elle ; ſon courage eſt ſoutenu par des lettres de ſon

amant, que je reçois de mon maître à écrire, & que je lui rends; cependant ſon chagrin apporte tant d'altération dans ſon caractere, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlaſſe ſa langue, elle répand ſur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des ſiennes, je l'écoute ſans ennui; je la plains ſans efforts, je la conſole avec amitié; & ſi ma tendreſſe réveillée par la peinture de la ſienne me fait chercher à ſoulager l'oppreſſion de mon cœur, en prononçant ſeulement ton nom, l'impatience & le mépris ſe peignent ſur ſon viſage; elle me conteſte ton eſprit, tes vertus, & juſqu'à ton amour.

Ma *china* même, (je ne lui fais point d'autre nom, celui-là a paru plaiſant, on le lui a laiſſé) ma *china*, qui ſembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occaſions, ſe donne la hardieſſe de m'exhorter à ne plus penſer à toi; ou ſi je lui impoſe ſilence, elle ſort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reſte que la

ſeule & pénible ſatisfaction de couvrir ce papier des expreſſions de ma tendreſſe, puiſqu'il eſt le ſeul témoin docile des ſentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne ſauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible penſée affoiblit mon courage, ſans rompre le deſſein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conſerve mon illuſion pour te conſerver ma vie, j'écarte la raiſon barbare qui voudroit m'éclairer, ſi je n'eſpérois te revoir. Je périrois, mon cher Aza, j'en ſuis certaine ; ſans toi la vie m'eſt un ſupplice.

LETTRE XX.

JUſqu'ici, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon eſprit ; cependant elles ne ſont gueres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, cauſée par les uſages généraux de cette nation, ſi différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées, tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet empire, entiérement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets; aussi le crime & les malheurs viennent-ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des nobles, en général, naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misere réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état, que par ce qu'on appelle commerce ou industrie; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligé pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres; les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or; & par une inconséquence qui blesse les lumieres naturelles,

naturelles, & qui impatiente la raiſon, cette nation orgueilleuſe, ſuivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du ſouverain, ce qui eſt néceſſaire au ſoutien de ſa vie & de ſon état : ce ſouverain répand ſes libéralités ſur un ſi petit nombre de ſes ſujets, en comparaiſon de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à ſe délivrer par la mort de l'impoſſibilité de vivre ſans honte.

La connoiſſance de ces triſtes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les miſérables, & de l'indignation contre les loix. Mais, hélas ! que la maniere mépriſante dont j'entendis parler de ceux qui ne ſont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions ſur moi même ! Je n'ai ni or, ni terre, ni induſtrie ; je fais néceſſairement partie des citoyens de cette ville. O ciel ! dans quelle claſſe dois-je me ranger ?

Quoique tout ſentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commiſe me ſoit étranger ; quoique je ſente combien il eſt inſenſé d'en recevoir par des cauſes indépendantes de mon pouvoir ou de ma vo-

lonté, je ne puis me défendre de ſouffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me ſeroit inſupportable, ſi je n'eſpérois qu'un jour ta généroſité me mettra en état de récompenſer ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'eſt pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en général de la défiance de leurs paroles; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richeſſes. Les meubles que je croyois d'or, n'en ont que la ſuperficie, leur véritable ſubſtance eſt de bois ; de même, ce qu'ils appellent politeſſe, cache légérement leurs défauts ſous les déhors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre auſſi aiſément l'artifice, que celui de leurs fauſſes richeſſes.

Je dois une partie de ces connoiſſances à une ſorte d'écriture que l'on appelle *livres* ; quoique je trouve encore beaucoup de difficulté à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me ſont fort utiles ; j'en tire des notions, Céline m'explique ce

qu'elle en fait, & j'en compoſe des idées que je crois juſtes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont penſé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaiſir que je trouverois à les lire, ſi je les entendois mieux, ni le deſir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les compoſent. Je comprends qu'ils ſont à l'ame ce que le ſoleil eſt à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les ſecours dont j'ai beſoin, mais je ne vois nul eſpoir d'avoir jamais cette ſatisfaction. Quoique Céline liſe aſſez ſouvent, elle n'eſt pas aſſez inſtruite pour me ſatisfaire; à peine avoit-elle penſé que les livres fuſſent faits par des hommes; elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amaſſer de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la ſuprême félicité de donner un plaiſir nouveau à ce que j'aime. Hélas! le pourrai-je jamais?

Fin de la premiere Partie.

LETTRES

D' UNE

PÉRUVIENNE,

Par Madame de GRAFIGNY.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. LXXXVIII.

LETTRES
D'UNE
PÉRUVIENNE.

LETTRE XXI.

JE ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza, on m'a fait parler à un *Cuſipata*, que l'on nomme ici *Religieux*; inſtruit de tout, il m'a promis de ne me rien laiſſer ignorer. Poli comme un grand ſeigneur, ſavant comme un *Amauta*, il ſait auſſi parfaitement les uſages du monde que les dogmes de ſa religion. Son entretien plus utile qu'un livre, m'a donné une ſatisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont ſéparée de toi.

Il venoit pour m'inſtruire de la religion de France, & m'exhorter à l'embraſſer.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle preſcrit, elles ſont tirées de la loi naturelle, & en vérité auſſi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas l'eſprit aſſez ſubtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les uſages de la nation, j'y trouve au contraire une inconſéquence ſi remarquable, que ma raiſon refuſe abſolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'hiſtoire de *Mancocapac*, & du marais *Tiſicata* ; (*a*) la morale en eſt ſi belle, que j'aurois écouté le *Cuſipata* avec plus de complaiſance, s'il n'eût parlé avec mépris du culte ſacré que nous rendons au ſoleil ; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ſes raiſonnemens ce qu'il oppoſoit aux miens ; mais ſi les loix de l'humanité défendent de frapper

(*a*) Voyez l'hiſtoire des *Incas*.

ſon ſemblable, parce que c'eſt lui faire un mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas bleſſer ſon ame par le mépris de ſes opinions ? Je me contentai de lui expliquer mes ſentimens ſans contrarier les ſiens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me preſſoit de changer le ſujet de notre entretien, je l'interrompis dès qu'il me fut poſſible, pour faire des queſtions ſur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cuzco*, & ſur la poſſibilité d'en faire le trajet. Le *Cuſipata* y ſatisfit avec bonté, & quoiqu'il me déſignât la diſtance de ces deux villes d'une façon déſeſpérante, quoiqu'il me fît regarder comme inſurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me ſuffit de ſavoir que la choſe étoit poſſible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon deſſein au bon religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entrepriſe avec des mots ſi doux, qu'il m'attendrit moi-même ſur les périls auxquels je m'expoſerois ; cependant ma réſolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cuſipata*

avec les plus vives instances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit seulement que Déterville, par sa haute naissance & par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un oncle tout-puissant à la cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Le savant homme m'apprit aussi, comment le hasard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux empire,

& que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux, après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes, & ce n'est pas un petit soulagement à mes peines; j'attends le reste du retour de Déterville : il est humain, noble, vertueux, je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !

LETTRE XXII.

J'Avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du savant *Cusipata*, mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux &

ſincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeſſe & de la fauſſeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'eſprit tranquille ſur les intérêts de ma tendreſſe, je voulus ſatisfaire ma curioſité ſur les hommes merveilleux qui font des livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la ſociété.

Je ne ſais ce que le *Cuſipata* trouva de plaiſant dans mes queſtions, mais il ſourit à chacune, & n'y répondit que par des diſcours ſi peu meſurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, ſi je l'en croyois, ces hommes ſans contredit au-deſſus des autres, par la nobleſſe & l'utilité de leur travail, reſtent ſouvent ſans récompenſe, & ſont obligés pour l'entretien de leur vie de vendre leurs penſées, ainſi que le peuple vend pour ſubſiſter les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

La tromperie, mon cher Aza, ne me

déplaît gueres moins ſous le maſque tranſparent de la plaiſanterie, que ſous le voile épais de la ſéduction ; celle du religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me ſatisfaire, je remis la converſation ſur le projet de mon voyage ; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'oppoſa des raiſonnemens ſi forts & ſi convaincans, que je ne trouvai que ma tendreſſe pour toi qui pût les combattre, je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, & paroiſſant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, toutes inſipides qu'elles étoient, ne laiſſerent pas de m'offenſer : je m'efforçai de le convaincre de la vérité ; mais à meſure que les expreſſions de mon cœur en prouvoient les ſentimens, ſon viſage & ſes paroles devinrent ſéveres ; il oſa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer ſans crime.

A ces paroles inſenſées, la plus vive

colere s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; & sans attendre ses excuses, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza, que la raison de ce pays est bizarre ! elle convient en général que la premiere des vertus est de faire du bien, d'être fidele à ses engagemens ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoissance, & semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable si je te rétablissois sur le trône de tes peres, je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les empires du monde. On m'approuveroit si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possede que ma tendresse, on veut que je te la ravisse ; il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah, mon cher Aza ! je les trahirois toutes, si je cessois

un moment de t'aimer. Fidelle à leurs voix, je le ferai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.

LETTRE XXIII.

JE crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causé le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étoit permis d'en goûter sans mêlange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre, quand on vint mystérieusement l'appeller : il n'y avoit pas long-temps qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au parloir ; j'y courus : quelle fut ma surprise d'y trouver son frere avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir : je lui dois de l'estime & de l'amitié ; ces sentimens sont presque des vertus ; je les exprimai avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon libérateur, le seul appui de mes espérances ; j'allois parler

ſans contrainte de toi, de ma tendreſſe, de mes deſſeins ; ma joie alloit juſqu'au tranſport.

Je ne parlois pas encore François lorſque Déterville partit ; combien de choſes n'avois-je pas à lui apprendre ! combien d'éclairciſſemens à lui demander ? combien de reconnoiſſances à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je diſois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce tems-là que la triſteſſe qu'en entrant j'avois remarquée ſur le viſage de Déterville, ſe diſſipoit & faiſoit place à la joie ; je m'en applaudiſſois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attends tout ? Cependant ma ſincérité le jetta dans une erreur qui me coûte à préſent bien des larmes.

Céline étoit ſortie en même-tems que j'étois entrée, peut-être ſa préſence auroit-elle épargné une explication ſi cruelle.

Déterville attentif à mes paroles paroiſſoit ſe plaire à les entendre ſans ſonger à m'interrompre ; je ne ſais quel trouble me ſaiſit, lorſque je voulus lui

demander des instructions sur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, & mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue : à quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux, que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes, au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pu vous donner, mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me hairois moi-même, si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de

mots, il sembloit à l'avidité de ses regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez-vous pas vous-même ? Votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit. Peut-être n'est-ce que pour me plonger plus cruellement dans le désespoir dont je sors ?

Vous m'étonnez, repris-je, d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pu me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t-il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas assez bien le françois pour détruire mes justes craintes, vous ne cherchez point à me tromper, je le sais ; mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables, *je vous aime*. Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je un peu intimidée

par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur, & doivent satisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'est ce que vous appellez l'amour...

Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au ciel des regards remplis de douleur ? j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t-il, que vous trouvez entre vous & lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il, reprisje ? Vous n'êtes point de ma nation ; loin que vous m'ayiez choisie pour votre

épouſe, le hazard ſeul nous a joints, & ce n'eſt même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raiſon auriez-vous pour moi les ſentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractere, me répliqua-t-il, pour m'attacher à vous juſqu'à la mort ? Né tendre, pareſſeux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchiſe que j'y deſirois, ne m'ont laiſſé pour elles qu'un goût vague ou paſſager; j'ai vécu ſans paſſion juſqu'au moment où je vous ai vue ; votre beauté me frappa, mais ſon impreſſion auroit peut-être été auſſi légere que celle de beaucoup d'autres, ſi la douceur & la naïveté de votre caractere ne m'avoient préſenté l'objet que mon imagination m'avoit ſi ſouvent compoſé. Vous ſavez, Zilia, ſi j'ai reſpecté cet objet de mon adoration? Que ne m'en a-t-il pas coûté pour réſiſter aux occaſions ſéduiſantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ? Combien de fois votre innocence vous auroit-elle

auroit-telle livrée à mes tranſports, ſi je les euſſe écoutés ? Mais loin de vous offenſer, j'ai pouſſé la diſcrétion juſqu'au ſilence, j'ai même exigé de ma ſœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! ſi vous n'êtes point touchée d'un reſpect ſi tendre, je vous fuirai ; mais je le ſens, ma mort ſera le prix du ſacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je pénétrée de la douleur ſincere dont je le voyois accablé : hélas ! quel ſacrifice ! Je ne ſais ſi celui de ma vie ne me ſeroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, ſi ma vie vous eſt chere, ordonnez donc que je vive ? Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai juſqu'à la mort. Je ne ſais, ajoutai-je, ſi vos loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere, mais nos uſages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des ſentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres ; la vérité m'eſt chere, je vous la dis ſans détour.

De quel ſang-froid vous m'aſſaſſinez ; s'écria-t-il ! Ah, Zilia ! que je vous aime, puiſque j'adore juſqu'à votre cruelle franchiſe. Eh bien, continua-t-il, après avoir gardé qnelques momens le ſilence, mon amour ſurpaſſera votre cruauté. Votre bonheur m'eſt plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette ſincérité qui me déchire ſans ménagement. Quelle eſt votre eſpérance ſur l'amour que vous conſervez pour Aza ?

Hélas, lui dis-je, je n'en ai qu'en vous ſeul. Je lui expliquai enſuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impoſſible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit aſſez de bonté pour faire paſſer juſqu'à toi des nœuds qui t'inſtruiroient de mon ſort, & pour m'en faire avoir les réponſes, afin qu'inſtruite de ta deſtinée, elle ſerve de regle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec un ſang-froid affecté, les meſures néceſſaires pour découvrir le ſort de votre amant ; vous ſerez ſatisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de re-

voir l'heureux Aza, des obſtacles invincibles vous ſéparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de ſon côté gardoit un morne ſilence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : ſi votre amitié eſt aſſez généreuſe pour nous procurer quelque correſpondance, cette ſatisfaction ſuffira pour me rendre la vie moins inſupportable, & je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire ſavoir que je ſuis morte en l'aimant.

Ah ! c'en eſt trop, s'écria-t il en ſe levant bruſquement : oui, s'il eſt poſſible, je ſerai le ſeul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts eſt capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En diſant ces mots il ſortit & me laiſſa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés ſur la porte par où Déterville venoit de ſortir, abymée dans une confuſion de

penſées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y ſerois reſtée long-tems, ſi Céline ne fût entrée dans le parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit ſorti ſi-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit paſſé entre nous. D'abord elle s'afligea de ce qu'elle appelloit le malheur de ſon frere. Enſuite tournant ſa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, ſans que j'oſaſſe y oppoſer un ſeul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? Mon trouble me laiſſoit à peine la liberté de penſer : je ſortis, elle ne me ſuivit point. Retirée dans ma chambre, j'y ſuis reſtée un jour ſans oſer paroître, ſans avoir eu des nouvelles de perſonne, & dans un déſordre d'eſprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le déſeſpoir de ſon frere, ſes dernieres paroles auxquelles je voudrois, & je n'oſe donner un ſens favorable, livrerent mon ame tour-à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le ſeul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendreſſe les conſeils dont j'ai beſoin ; cette erreur m'a ſoutenue pendant que j'écrivois ; mais

qu'elle a peu duré ! Ma lettre eſt finie ; & les caracteres n'en ſont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je ſouffre, tu ne ſais pas même ſi j'exiſte, ſi je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le ſauras-tu jamais !

LETTRE XXIV.

JE pourrois encore appeller une abſence, le tems qui s'eſt écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fievre*. Si, comme je le crois, elle a été cauſée par les paſſions douloureuſes qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les triſtes réflexions dont je ſuis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéreſſer à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les ſoins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un

air ſi froid, elle a eu ſi peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ſes ſentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour ſon frere l'indiſpoſe contre moi ; elle me reproche ſans ceſſe de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément ſont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés & de peines de la part du frere & de la ſœur, je ne ſuis pas inſenſible aux événemens qui changent leurs deſtinées.

La mere de Déterville eſt morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti ſon caractere, elle a donné tout ſon bien à ſon fils aîné. On eſpere que les gens de loi empêcheront l'effet de cette injuſtice. Déterville, déſintéreſſé par lui-même, ſe donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppreſſion. Il ſemble que ſon malheur redouble ſon amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours il lui écrit ſoir & matin ; ſes lettres ſont remplies de plaintes ſi tendres contre moi, d'inquiétudes ſi vives ſur ma ſanté,

que quoique Céline affecte, en me les liſant, de ne vouloir que m'inſtruire du progrès de leurs affaires, je démêle aiſément ſon véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me ſoient lues ; je ſuis perſuadée qu'il s'en abſtiendroit, s'il étoit inſtruit des reproches dont cette lecture eſt ſuivie. Ils font leur impreſſion ſur mon cœur. La triſteſſe me conſume.

Juſqu'ici, au milieu des orages, je jouiſſois de la foible ſatisfaction de vivre en paix avec moi-même ; aucune tache ne ſouilloit la pureté de mon ame, aucun remord ne la troubloit : à préſent je ne puis penſer, ſans une ſorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuſes deux perſonnes à qui je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient ſans moi, que je leur fais tout le mal qui eſt en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux ceſſer d'être criminelle. Ma tendreſſe pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE XXV.

QUe la prudence eſt quelquefois nuiſible, mon cher Aza ! J'ai réſiſté longtemps aux preſſantes inſtances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaiſance que par laſſitude de diſputer avec Céline, je me ſuis laiſſée conduire au parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville preſque méconnoiſſable, je ſuis reſtée interdite, je me repentois déja de ma démarche, j'attendois en tremblant les reproches qu'il me paroiſſoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaiſir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a t-il dit, de la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, ſi je ne vous apportois autant de joie que vous me cauſez de douleur. Eſt ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompenſe du cruel ſacrifice que

je

vous fais ? Et ſans me donner le tems de répondre, voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le ſort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes ſermens quel eſt l'excès de mon amour, & tout de ſuite il me fit la lecture de cette lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pu l'entendre ſans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours ſont conſervés, que tu es libre, que tu vis ſans péril à la cour d'Eſpagne. Quel bonheur ineſpéré!

Cette admirable lettre eſt écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment ſur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon viſage.

Si j'avois ſuivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoiſſance m'inſpiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ſes peines ; je lui cachai mes tranſports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il après avoir

ceſſé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes inſtruite du ſort d'Aza ; ſi ce n'eſt point aſſez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez ſans contrainte, il n'eſt rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je duſſe m'attendre à cet excès de bonté, elle me ſurprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarraſſée de ma réponſe, je craignois d'irriter la douleur d'un homme ſi généreux. Je cherchois des termes qui exprimaſſent la vérité de mon cœur, ſans offenſer la ſenſibilité du ſien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne ſera jamais ſans mêlange, puiſque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer ſans ceſſe vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoiſſance que je dois à vos bontés. Je ſens qu'en m'éloignant de deux perſonnes ſi cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais.... quoi ! Zilia, s'écria-t-il, vous voulez

nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeſte réſolution, je manque de courage pour la ſoutenir. J'en avois aſſez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raiſon, la délicateſſe de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me ſéparer de vous ; je ne puis renoncer à vous voir ; non, vous ne partirez point, continua-t-il avec empreſſement, n'y comptez pas, vous abuſez de ma tendreſſe : vous déchirez un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon déſeſpoir, c'eſt votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur ?

C'eſt vous, lui dis-je effrayée de ſa réſolution, c'eſt vous que je devrois accuſer. Vous flétriſſez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous déſolez mon cœur par une ſenſibilité infructueuſe. Au nom de l'amitié, ne terniſſez pas une généroſité ſans exemple par un déſeſpoir qui feroit l'amertume de ma vie ſans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même ſentiment que vous ne pouvez ſurmonter, ne me for-

cez pas à me plaindre de vous, laiſſez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne ſais comment je prononçai ces paroles ; mais Déterville fixant ſes yeux ſur moi, ſembloit ne me point regarder ; renfermé en lui même, il demeura longtems dans une profonde méditation ; de mon côté je n'oſois l'interrompre : nous obſervions un égal ſilence, quand il reprit la parole & me dit avec une eſpece de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je ſens toute mon injuſtice ; mais renonce-t-on de ſang-froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous ſerez obéie. Quel ſacrifice, ô ciel ! mes triſtes jours s'écouleront, finiront ſans vous voir. Au moins ſi la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foibleſſe me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'aſſurer moi-même, je reviendrai vous voir, il eſt néceſſaire que nous prenions enſemble des meſures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puiſſe l'heureux Aza ſentir tout ſon bonheur ! en même-tems il ſortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoi-

que Déterville me ſoit cher, quoique je fuſſe pénétrée de ſa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aiſe qu'il ſe retirât.

Qu'il eſt doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je paſſai le reſte de la journée dans les plus tendres raviſſemens. Je ne t'écrivis point, une lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellé ton abſence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, ſi tu avois joint à la précieuſe lettre que j'ai reçue quelques gages de ta rendreſſe ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es inſtruit de mon ſort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie eſt égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine ſans mêlange. Cependant tu as embraſſé la religion de ce peuple féroce. Quelle eſt-elle ? exige-t-elle que tu renonces à ma tendreſſe, comme celle de France voudroit que je renonçaſſe à

la tienne ? non, tu l'aurois rejettée. Quoi qu'il en ſoit, mon cœur eſt ſous tes loix ; ſoumiſe à tes lumieres, j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inſéparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penſerai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.

LETTRE XXVI.

C'Eſt ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ſes propres circonſtances. Je ſors de l'entrevue que Déterville m'avoit aſſignée : quelque plaiſir que je me ſois fait de ſurmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le ſacrifie ſans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Eſpagne, que quoiqu'il m'ait généreuſement laiſſé le choix, je n'ai pas balancé

à t'attendre ; le tems eſt trop cher pour le prodiguer ſans néceſſité.

Peut-être avant de me déterminer aurois-je examiné cet avantage avec plus de ſoins, ſi je n'euſſe tiré des éclairciſſemens ſur mon voyage, qui m'ont décidé en ſecret ſur le parti que je prends, & ce ſecret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me ſuis ſouvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu ſavoir ſi c'étoit par obligation ou par ſimple libéralité ; j'ai appris qu'en France, non-ſeulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos. (*a*) Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui ſeroit néceſſaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéreſſé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me réſoudre à contracter volontairement un genre d'o-

(*a*) Les Incas avoient établi ſur les chemins de grandes maiſons, où l'on recevoit les voyageurs ſans aucun frais.

bligation, dont la honte va preſque juſqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza, cette raiſon ſeule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaiſir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma réſolution.

Déterville a écrit devant moi au miniſtre d'Eſpagne. Il le preſſe de te faire partir, avec une généroſité qui me pénetre de reconnoiſſance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai paſſés, pendant que Déterville écrivoit ! quel plaiſir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter.

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au deſſein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à préſent mille ſources de plaiſirs que je n'y avois pas apperçues.

Pluſieurs circonſtances qui ne me paroiſſoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéreſſantes & agréables. Je ſuivois aveuglément le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Eſpagnols dont la ſeule idée me ſaiſit d'horreur : je trouve une

ſatisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais ; la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte ſans remords la douceur de les réunir ; d'un autre côté, Déterville m'a aſſuré qu'il nous étoit à jamais impoſſible de revoir la ville du ſoleil. Après le ſéjour de notre patrie, en eſt-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza ; quoique la ſincérité en ſoit bannie, on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la ſociété.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'eſt pas néceſſaire de t'avertir d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes tréſors ſuffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce royaume, tes vertus & tes ſentimens ne ſeront eſtimés que de Déterville & de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres ; il m'a aſſurée que tu trouverois des interpretes pour t'expliquer les dernieres.

On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher eſpoir de ma vie : je continuerai à t'écrire, ſi

je ne puis te faire paſſer mes lettres, je te les garderai.

Comment ſupporterai-je la longueur de ton voyage, ſi je me privois du ſeul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes tranſports, de mon bonheur ?

LETTRE XXVII.

DEpuis que je ſais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoiſſois plus. Je penſe ſans ceſſe au plaiſir que tu auras à les recevoir, je vois tes tranſports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix eſt rétablie dans notre petite ſociété.

Les juges ont rendu à Céline les biens dont ſa mere l'avoit privée. Elle voit ſon amant tous les jours ; ſon mariage n'eſt retardé que par les apprêts qui y ſont néceſſaires. Au comble de ſes vœux, elle ne penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation, que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence

à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix, par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuſe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes eſpeces ; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne, & après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuſtemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empreſſé, elle commandoit déja à nos *chinas* de le porter chez moi, quand je m'y ſuis oppoſée de toutes mes forces. Mes inſtances n'ont d'abord ſervi qu'à la divertir ; mais voyant que ſon obſtination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu diſſimuler davantage mon reſſentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le ſuis ? Je vous dois la vie & tout ce que j'ai ; c'eſt plus qu'il n'en faut pour ne point ou-

blier mes malheurs. Je sais que selon vos loix, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels.

Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore (*a*) autant que celui qui donne ; vous m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié ; nous sommes bien éloignés mon frere & moi, ma

(*a*) Il y a en effet pour un cœur généreux autant & peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner ; parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour-propre, au lieu que celle de recevoir le mortifie. C'est donc un effort pénible qu'un cœur généreux se fait à lui-même, & une espece de victoire qu'il remporte sur sa vanité, que de consentir à recevoir. Voilà sans doute quel est le sens de l'auteur, quand il dit que chez les Péruviens celui qui reçoit, ne s'honore pas moins que celui qui donne.

chere Zilia, de vouloir bleſſer votre délicateſſe, il nous ſiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois ſeulement que vous partageaſſiez avec moi les préſens d'un frere généreux ; c'étoit le plus ſûr moyen de lui en marquer ma reconnoiſſance ; l'uſage, dans le cas où je ſuis, m'autoriſoit à vous les offrir ; mais puiſque vous en êtes offenſée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc, lui ai-je dit ? Oui, m'a-t-elle répondu en ſouriant, mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville. Je l'ai laiſſé faire, & la gaieté s'eſt rétablie entre nous ; nous avons commencé à examiner ſes parures plus en détail, juſqu'au tems où on l'a demandée au parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, eſt-il pour moi quelques amuſemens comparables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autres, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maiſon religieuſe, pour demeurer dans la ſienne quand elle ſera mariée ; mais ſi j'en ſuis crue.....

Aza, mon cher Aza, par quelle agréable ſurpriſe ma lettre fut-elle hier interrompue ? Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne ſplendeur, je n'y comptois plus, je n'y penſois même pas, j'en ſuis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline ſuivie de quatre hommes accablés ſous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poſerent à terre & ſe retirerent ; je penſai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en ſecret, lorſque Céline me dit en me préſentant les clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez ſans vous effaroucher, c'eſt de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom eſt-il rien qui puiſſe arrêter mon empreſſement ? J'ouvris avec precipitation, & ma ſurpriſe confirma mon erreur, en reconnoiſſant tout ce qui s'offroit à ma vue pour des ornemens du temple du ſoleil.

Un ſentiment confus, mêlé de triſteſſe & de joie, de plaiſir & de regrets, remplit tout mon cœur. Je me proſter-

nai devant ces reſtes ſacrés de notre culte & de nos autels, je les couvris de reſpectueux baiſers, je les arroſai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié juſqu'à la préſence de Céline ; elle me tira de mon ivreſſe, en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes tranſports redoublerent ; mais quoique je la déchiffraſſe avec peine, je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me ſera plus aiſé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le ſens.

BILLET DE DETERVILLE.

» Ces tréſors ſont à vous, belle Zilia, » puiſque je les ai trouvés ſur le vaiſſeau » qui vous portoit. Quelques diſcuſſions » arrivées entre les gens de l'équipage » m'ont empêché juſqu'ici d'en diſpoſer » librement. Je voulois vous les préſen- » ter moi-même, mais les inquiétudes » que vous avez témoignées ce matin à » ma ſœur, ne me laiſſent plus le choix » du moment. Je ne ſaurois trop tôt diſ- » ſiper vos craintes, je préférerai toute

» ma vie votre ſatisfaction à la mienne.

Je l'avoue en rougiſſant, mon cher Aza, je ſentis moins alors la généroſité de Déterville, que le plaiſir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vaſe que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Eſpagnols. C'eſt le même, mon cœur l'a reconnu, que tes levres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca* (*a*) préparé de ma main. Plus riche de ce tréſor que de tout ce qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés, je voulois le leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville, mais Céline s'oppoſa à mon deſſein.

Que vous êtes injuſte, Zilia, me dit-elle! Quoi! vous voulez faire accepter des richeſſes immenſes à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offenſe? Rappellez votre équité, ſi vous voulez en inſpirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'or-

(*a*) Boiſſon des Indiens.

gueil

gueil & de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer, pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin, ma priere ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbustes d'or chargés d'oiseaux & d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de coquillages de poissons & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs idoles des nations vaincues *(a)* par tes ancêtres, &

(a) Les Incas faisoient déposer dans le temple du soleil les idoles des peuples qu'ils soumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'Inca

une petite ſtatue (*a*) qui repréſentoit une vierge du ſoleil ; j'y joignis un tigre, un lion & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Ecrivez-lui donc, me dit-elle en ſouriant ; ſans une lettre de votre part, les préſens ſeroient mal reçus.

J'étois trop ſatisfaite pour lui rien refuſer, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiſſance, & lorſque Céline fut ſortie, je diſtribuai des petits préſens à ſa *china* & la mienne, & j'en mis à part pour mon maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaiſir de donner.

Ce n'a pas été ſans choix, mon cher Aza, tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton ſouvenir, n'eſt point ſorti de mes mains.

La chaiſe d'or (*b*) que l'on conſervoit dans le temple pour le jour des vi-

---

Huayna conſulta l'idole de Rimace. *Hiſtoire des Incas*, tome 1, pag. 350.

(*a*) Les Incas ornoient leurs maiſons de ſtatues d'or de toute grandeur, & même de giganteſques.

(*b*) Les Incas ne s'aſſeyoient que ſur des ſieges d'or maſſif.

fites du *Kapa-Inca*, ton auguſte pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me repréſente ta grandeur & la majeſté de ton rang. La grande figure du ſoleil que je vis moi-même arracher du temple par les perfides Eſpagnols, ſuſpendue au-deſſus, excite ma vénération, je me proſterne devant elle, mon eſprit l'adore, & mon cœur eſt tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au ſoleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent ſans ceſſe tes tendres ſermens.

Des fleurs, *(a)* des oiſeaux répandus avec ſymétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins où je me ſuis ſi ſouvent entretenue de ton idée. Mes yeux ſatisfaits ne s'arrêtent nulle part ſans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera à jamais la vie de ma vie.

(*a*) On a déja dit que les jardins du temple & ceux des maiſons royales étoient remplis de toutes ſortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient juſqu'à l'herbe apellée *Mays*, dont ils faiſoient des champs tout entiers.

LETTRE XXVIII.

JE n'ai pu réſiſter, mon cher Aza, aux inſtances de Céline ; il a fallu la ſuivre, & nous ſommes depuis deux jours à ſa maiſon de campagne, où ſon mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence & quels regrets ne me ſuis-je pas arrachée à ma ſolitude ! A peine ai-je eu le tems de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient ſi chere, que j'ai été forcée de les abandonner ; & pour combien de tems ? Je l'ignore.

La joie & les plaiſirs dont tout le monde paroît être enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paiſibles que je paſſois à t'écrire, ou du moins à penſer à toi. Cependant je ne vis jamais des objets ſi nouveaux pour moi, ſi merveilleux & ſi propres à me diſtraire ; & avec l'uſage paſſable que j'ai à préſent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclairciſſemens auſſi amuſans qu'utiles ſur tout ce qui ſe paſſe ſous mes yeux,

ſi le bruit & le tumulte laiſſoient à quelqu'un aſſez de ſang-froid pour répondre à mes queſtions ; mais juſqu'ici je n'ai trouvé perſonne qui en eût la complaiſance, & je ne ſuis gueres moins embarraſſée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes & des femmes eſt ſi brillante, ſi chargée d'ornemens inutiles ; les uns & les autres prononcent ſi rapidement ce qu'ils diſent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, & celle que j'emploie à les regarder m'empêche de les entendre. Je reſte dans une eſpece de ſtupidité qui fourniroit ſans doute beaucoup à leur plaiſanterie, s'ils avoient le loiſir de s'en appercevoir ; mais ils ſont ſi occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'eſt que trop fondé, mon cher Aza, je vois ici des prodiges, dont les reſſorts ſont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maiſon, preſque auſſi grande qu'une ville, ornée comme un temple, & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire ſi peu d'u-

ſage, que je ne puis me défendre de penſer que les François ont choiſi le ſuperflu pour l'objet de leur culte : on lui conſacre les arts, qui ſont ici tant au-deſſus de la nature : ils ſemblent ne vouloir que l'imiter, ils la ſurpaſſent ; & la maniere dont ils font uſage de ſes productions, paroît ſouvent ſupérieure à la ſienne. Ils raſſemblent dans les jardins, & preſque dans un point de vue, les beautés qu'elle diſtribue avec économie ſur la ſurface de la terre ; & les élémens ſoumis ſemblent n'apporter d'obſtacles à leurs entrepriſes, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir & élever dans ſon ſein les plantes des climats les plus éloignés, ſans beſoin, ſans néceſſités apparentes que celles d'obéir aux arts & d'orner l'idole du ſuperflu. L'eau ſi facile à diviſer, qui ſemble n'avoir de conſiſtance que par les vaiſſeaux qui la contiennent, & dont la direction naturelle eſt de ſuivre toutes ſortes de pentes, ſe trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, ſans guide, ſans ſoutien, par ſa propre force, & ſans autre utilité que le plaiſir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit; tantôt dessinant un vaste tableau de lumiere sur un ciel obscurci par l'absence du soleil, & tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumiere éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art, mon cher Aza! quels hommes! quel génie! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE XXIX.

CE n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza! que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette nation charmante, mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'eſt enfin appaiſé, j'ai pu faire des queſtions, on m'a répondu ; il n'en faut pas davantage ici pour être inſtruit au-delà même de ce qu'on veut ſavoir. C'eſt avec une bonne foi & une légéreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les ſecrets de la perverſité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni fineſſe, ni pénétration pour démêler, que leur goût effréné pour le ſuperflu a corrompu leur raiſon, leur cœur & leur eſprit, qu'il a établi des richeſſes chimériques ſur les ruines du néceſſaire, qu'il a ſubſtitué une politeſſe ſuperficielle aux bonnes mœurs, & qu'il remplace le bon ſens & la raiſon, par le faux brillant de l'eſprit.

La vanité dominante des François eſt celle de paroître opulens. Le génie, les arts, & peut-être les ſciences, tout ſe rapporte au faſte, tout concourt à la ruine des fortunes ; & comme ſi la fécondité de leur génie ne ſuffiſoit pas pour multiplier les objets, je ſais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens ſolides & agréables, que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles

fragiles & ſans uſage, qui ſont l'ornement de leurs maiſons, les parures éblouiſſantes dont ils ſont couverts, & juſqu'aux liqueurs qui compoſent leur repas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces ſuperfluités, ſi les François avoient des tréſors pour y ſatisfaire, ou qu'ils n'employaſſent à contenter leur goût, que ce qui leur reſteroit, après avoir établi leurs maiſons ſur une aiſance honnête.

Nos loix, les plus ſages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractériſent la naiſſance ou les richeſſes, & qu'à la rigueur on pourroit nommer du ſuperflu ; auſſi n'eſt-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut ſoutenir ſans manquer à l'humanité & à la juſtice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'eſt celui dont les François ſont idolâtres, & auquel ils ſacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une claſſe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à ſon plus haut degré de ſplendeur, ſans manquer au devoir du néceſſaire. Le grands ont voulu les imiter, mais ils ne

ſont que les martyrs de cette religion. Quelle peine ! quel embarras ! quel travail pour ſoutenir leur dépenſe au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de ſeigneurs qui ne mettent en uſage plus d'induſtrie, de fineſſe & de ſupercherie pour ſe diſtinguer par de frivoles ſomptuoſités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur & de talens utiles à l'état, pour illuſtrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impoſe, mon cher Aza ; j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens ſe diſputer entr'eux la gloire d'avoir mis le plus de ſubtilité & d'adreſſe dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les ſuperfluités dont ils ſe parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du néceſſaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inſpireroient-ils pas pour toute la nation, ſi je ne vois d'ailleurs que les François pèchent plus communément faute d'avoir une idée juſte des choſes, que faute de droiture ; leur légéreté exclut preſque toujours le raiſonnement. Parmi eux, rien n'eſt grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi ſur les

conſéquences déshonorantes de ſa conduite. Il faut paroître riche ; c'eſt une mode, une habitude, on la ſuit : un inconvénient ſe préſente, on le ſurmonte par une injuſtice : on ne croit que trop triompher d'une difficulté, mais l'illuſion va plus loin.

Dans la plupart des maiſons l'indigence & le ſuperflu ne ſont ſéparés que par un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une maniere bien différente. Le matin, dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté ſe fait entendre par la bouche d'un homme payé, pour trouver les moyens de la concilier avec la fauſſe opulence : le chagrin & l'humeur préſident à ces entretiens, qui finiſſent ordinairement par le ſacrifice du néceſſaire, que l'on immole au ſuperflu. Le reſte du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement & preſque un autre être, ébloui de ſa propre magnificence, on eſt gai, on ſe dit heureux ; on va même juſqu'à ſe croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faſte avec le plus d'affectation, n'oſent pas tou-

jours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures & d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille, dit-on, & leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale & honnête. Ils dotoient leurs filles, & ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, & tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza ! malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces tems reculés elles me plaisoient tellement, j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur treissailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû, à la fin du récit, me trouver au milieu de nos chers citoyens : mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages ; les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur, & je n'ai

trouvé autour de moi que les François insensés de ce tems-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêteté étoit dans l'ame, & l'humanité dans le cœur: cela peut être; mais à présent ce qu'ils appellent politesse, leur tient lieu de sentiment; elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime & de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable, pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour, on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellment; on les pousse jusqu'à la puérilité ; j'aurois honte à t'en rapporter quelqu'un, s'ils ne falloit tout savoir d'une nation si singuliere. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, & même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familiérement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permission. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable, & ce seroit lui manquer, que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis, si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence & plus de mémoire que j'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération aussi-tôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déja, dans l'intention

de perſuader qu'ils n'en font point. C'eſt avec des flatteries outrées qu'ils proteſtent de la ſincérité des louanges qu'ils prodiguent ; & ils appuient leurs proteſtations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le ſentiment.

O mon cher Aza, que mon peu d'empreſſement à parler, que la ſimplicité de mes expreſſions doivent leur paroître inſipides ! Je ne crois pas que mon eſprit leur inſpire plus d'eſtime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande ſagacité à ſaiſir les différentes ſignifications des mots, & à déplacer leur uſage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent, par la ſubtilité des penſées ſouvent impénétrables, ou bien en dérober l'obſcurité ſous l'abondance des expreſſions frivoles. J'ai lu dans un de leurs meilleurs livres : *Que l'eſprit du beau monde conſiſte à dire agréablement des riens, à ne ſe pas permettre le moindre propos ſenſé, ſi on ne le ſait excuſer par les graces du diſcours ; à voiler enfin la raiſon, quand on eſt obligé de la produire.*

Que pourrois-je te dire qui pût te prou-

ver mieux que le bon ſens & la raiſon ; qui ſont regardés comme le néceſſaire de l'eſprit, ſont mépriſés ici, comme tout ce qui eſt utile ? Enfin, mon cher Aza, ſois aſſuré que le ſuperflu domine ſi ſouverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, eſt pauvre, qui n'a que des vertus, eſt plat, & qui n'a que du bon ſens, eſt ſot.

LETTRE XXX.

LE penchant des François les porte ſi naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoiqu'exempt de la plus grande partie des défauts de ſa nation, participe néanmoins à celui-là.

Non content de tenir la promeſſe qu'il m'a faite, de ne plus me parler de ſes ſentimens, il évite avec une attention marquée de ſe rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir ſans ceſſe, je n'ai pas encore trouvé l'occaſion de lui parler.

Quoique la compagnie ſoit toujours fort nombreuſe & fort gaie, la triſteſſe regne ſur ſon viſage. Il eſt aiſé de devi-

ner que ce n'eſt pas ſans violence qu'il ſubit la loi qu'il s'eſt impoſée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de queſtions à lui faire ſur les intérêts de mon cœur que je ne puis lui pardonner ſon affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger ſur la lettre qu'il a écrite en Eſpagne, & ſavoir ſi elle peut être arrivée à préſent ; je voudrois avoir une idée juſte du tems de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une eſpérance fondée eſt un bien réel ; mais, mon cher Aza, elle eſt bien plus chere, quand on en voit le terme.

Aucun des plaiſirs qui occupent la compagnie ne m'affecte ; ils ſont trop bruyans pour mon ame : je ne jouis plus de l'entretien de Céline ; toute occupée de ſon nouvel époux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reſte de la compagnie ne m'eſt agréable qu'autant que je puis en tirer des lumieres ſur les différens objets de ma curioſité, & je n'en trouve pas toujours l'occaſion. Ainſi

ſouvent ſeule au milieu du monde, je n'ai d'amuſemens que mes penſées ; elles ſont toutes à toi, cher ami de mon cœur, tu ſeras à jamais le ſeul confident de mon ame, de mes plaiſirs & de mes peines.

LETTRE XXXI.

J'Avois grand tort, mon cher Aza, de deſirer ſi vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ! quoique je déſavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'eſt point encore effacé.

Je ne ſais quelle ſorte d'impatience ſe joignit hier à l'ennui que j'éprouve ſouvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : juſqu'à la tendre ſatisfaction de Céline & de ſon époux, tout ce que je voyois m'inſpiroit une indignation approchante du mépris. Honteuſe de trouver des ſentimens ſi injuſtes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me cauſoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je aſſiſe au pied d'un

arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensévelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous; mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche; par pitié pour moi, je me suis approché, j'ai vu couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur; cependant si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéirai. Le pourrez-vous, Zilia? Vous suis-je odieux? Non, lui dis-je, au contraire, asseyez-vous; je suis bien-aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits.... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je en l'interrompant à mon tour: pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu

les précieux ornemens du temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant ai-je mal exprimé les ſentimens qu'un tel excès de bonté m'inſpiroit ; je veux.... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoiſſance eſt peu flatteuſe pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop ſouvent avec la haine.

Qu'oſez-vous penſer ! m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, ſi vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai ſenti moins de répugnance à dépendre de vous que des Eſpagnols. Votre douceur & votre bonté me firent deſirer dès-lors de gagner votre amitié. A meſure que j'ai démêlé votre caractere, je me ſuis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; & ſans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puiſque ma reconnoiſſance vous bleſſe, comment aurois-je pu me défendre des ſentimens qui vous ſont dus ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la ſimplicité des nôtres. Un fils du ſoleil s'honoreroit de vos ſentimens, vo-

tre raiſon eſt preſque celle de la nature ? combien de motifs pour vous chérir ! Juſqu'à la nobleſſe de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux auſſi-bien que l'amour. Autrefois, après un moment d'abſence, je ne vous voyois pas revenir ſans qu'une ſorte de ſérénité ne ſe répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaiſirs en peines & en contraintes ?

Votre raiſon ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains ſans ceſſe les écarts. Les ſentimens dont vous m'entretenez gênent l'expreſſion des miens ; ils me privent du plaiſir de vous peindre ſans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, ſi vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez juſqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur ; vos yeux embarraſſent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui paſſoit quelquefois juſqu'à mon ame ; je n'y trouve qu'une morne douleur, qui me reproche ſans ceſſe d'en être la cauſe. Ah, Déterville ! que vous êtes injuſte, ſi vous croyez ſouffrir ſeul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baiſant la main avec ardeur, que vos bon-

tés & votre franchiſe redoublent mes regrets ! Quel tréſor que la poſſeſſion d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel déſeſpoir vous m'en faites ſentir la perte ! Puiſſante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir eſt le vôtre ! N'étoit-ce point aſſez de me faire paſſer de la profonde indifférence à l'amour exceſſif, de l'indolence à la fureur ? Faut-il encore vaincre des ſentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je ; cet effort eſt digne de vous, de votre cœur. Cette action juſte vous éleve au-deſſus des mortels. Mais pourrai-je y ſurvivre, reprit-il douloureuſement ? N'eſpérez pas au moins que je ſerve de victime au triomphe de votre amant, j'irai loin de vous adorer votre idée, elle ſera la nourriture amere de mon cœur ; je vous aimerai, & je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas....

Les ſanglots étoufferent ſa voix, il ſe hâta de cacher les larmes qui couvroient ſon viſage ; j'en répandois moi-même : auſſi touchée de ſa généroſité que de ſa douleur, je pris une de ſes mains que je ſerrai dans les miennes : non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laiſſez-moi mon

ami, contentez-vous des ſentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime preſque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec tranſport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus ſenſibles ? Un mortel poiſon détruira-t-il ſans ceſſe le charme que vous répandez ſur vos paroles ? Que je ſuis inſenſé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaiſſement je me plonge ! C'en eſt fait, je me rends à moi-même, ajouta-t-il d'un ton ferme, adieu, vous verrez bientôt Aza. Puiſſe-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ; Puiſſe-t-il être tel que vous le deſirez, & digne de votre cœur.

Quelles alarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces paroles ne jetta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des ſoupçons qui ſe préſenterent en foule à mon eſprit. Je ne doutai pas que Deterville ne fût mieux inſtruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Eſpagne ; enfin,

oſerai-je le prononcer ! que tu ne fuſſes infidele.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres inſtances ; tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, auſſi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes ; cependant les réflexions que je fis ſur l'inconſtance des hommes, ſur les dangers de l'abſence, & ſur la légéreté avec laquelle tu avois changé de religion, jetterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la premiere fois, ma tendreſſe me devint un ſentiment pénible ; pour la premiere fois, je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, ſi tu ne m'aimois plus.... Ah ! que jamais un tel ſoupçon ne ſouille la pureté de mon cœur ! Non, je ſerois ſeule coupable, ſi je m'arrêtois un moment à cette penſée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta conſtance. Non, c'eſt le déſeſpoir qui a ſuggéré à Déterville ces affreuſes idées. Son trouble & ſon égarement ne devoient-il pas me raſſurer ? L'intérêt qui le faiſoit parler, ne devoit-il pas m'être ſuſpect ? Il me le fut mon cher Aza ; mon chagrin ſe tourna tout entier contre lui ; je le traitai dure-

ment,

ment, il me quitta déſeſpéré. Aza, je t'aime ſi tendrement! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE XXXII.

QUe ton voyage eſt long, mon cher Aza! que je deſire ardemment ton arrivée! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore enviſagé; & je me garde bien de faire là-deſſus aucune queſtion à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaiſe opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du ſien diminue beaucoup la pitié que j'avois de ſes peines, & le regret d'être en quelque façon ſéparée de lui.

Nous ſommes à Paris depuis quinze jours. Je demeure avec Céline, dans la maiſon de ſon mari, aſſez éloignée de celle de ſon frere, pour n'être point obligée à le voir à tout heure. Il vient ſouvent y manger; mais nous menons une vie ſi agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loiſir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons

une partie de la journée au travail pénible de notre ajuſtement, & le reſte à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient auſſi infructueuſes qu'elles ſont fatigantes, ſi la derniere ne me procuroit les moyens de m'inſtruire encore plus particuliérement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoiſſance de la langue, je ne jugeois que ſur les apparences. Lorſque je commençai à en faire uſage, j'étois dans la maiſon religieuſe ; tu ſais que j'y trouvois peu de ſecours pour mon inſtruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une eſpece de ſociété particuliere ; c'eſt à préſent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere, & que je puis l'examiner ſans obſtacles.

Les devoirs que nous rendons conſiſtent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maiſons qu'il eſt poſſible, pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques ſur la beauté du viſage & de la taille, ſur l'excellence du goût & du choix des parures, & jamais ſur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-tems ſans m'apper-

cevoir de la raiſon qui fait prendre tant de peines, pour acquérir cet hommage frivole ; c'eſt qu'il faut néceſſairement le recevoir en perſonne, encore n'eſt-il que bien momentané. Dès que l'on diſparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui ſort, ne ſervent plus que de comparaiſon mépriſante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La cenſure eſt le goût dominant des François, comme l'inconſéquence eſt le caractere de la nation. Leurs livres ſont la critique générale des mœurs, & leur converſation celle de chaque particulier ; pourvu néanmoins qu'il ſoit abſent ; alors on dit librement tout le mal que l'on en penſe, & quelquefois celui que l'on ne penſe pas. Les plus gens de bien ſuivent la coutume ; on les diſtingue ſeulement à une certaine formule d'apologie de leur franchiſe & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révelent ſans ſcrupule les défauts, les ridicules, & juſqu'aux vices de leurs amis.

Si la ſincérité dont les François font uſage les uns contre les autres, n'a point d'exception ; de même leur confiance ré-

ciproque eſt ſans bornes. Il ne faut ni éloquence pour ſe faire écouter, ni probité pour ſe faire croire. Tout eſt dit, tout eſt reçu avec la même légéreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François ſoient nés méchans; je ſerois plus injuſte qu'eux, ſi je te laiſſois dans l'erreur.

Naturellement ſenſibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât ſans attendriſſement le récit que l'on m'oblige ſouvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos ſentimens & de la ſimplicité de nos mœurs; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux: l'exemple & la coutume ſont les tyrans de leur conduite.

Tel qui penſe bien d'un abſent, en médit pour n'être pas mépriſé de ceux qui l'écoutent. Tel autre ſeroit bon, humain, ſans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule; & tel eſt ridicule par état, qui ſeroit un modele de perfections, s'il oſoit hautement avoir du mérite. Enfin, mon cher Aza, dans la plupart d'entr'eux, les vices ſont artificiels comme les vertus, & la frivolité de leur caractere ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils

ſont. Tels à-peu-près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres penſans. Ils ont du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la ſurface colorée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Auſſi ne ſont-ils gueres eſtimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le ſont dans la ſociété. Le bon ſens ſourit à leurs gentilleſſes, & les remet froidement à leur place.

Heureuſe la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, & la vertu pour premier mobile.

LETTRE XXXIII.

IL n'eſt pas ſurprenant, mon cher Aza; que l'inconſéquence ſoit une ſuite du caractere léger des François; mais je ne puis aſſez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumiere qu'aucune autre nation, ils ſemblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes, que les étrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, & en même tems ils les mépriſent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politeſſe, ou, ſi tu veux, de leur vertu, (car juſqu'ici je ne leur en ai gueres découvert d'autres) regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il ſe couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faiſoit quelque inſulte perſonnelle. Et cependant l'homme le moins conſidérable, le moins eſtimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir ſa réputation par des calomnies, ſans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois aſſurée que bientôt tu pourras en juger par toi même, oſerois-je te peindre des contraſtes que la ſimplicité de nos eſprits peut à peine concevoir? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà; nous avons trouvé que la force & le courage dans un ſexe indiquoit qu'il devoit être le ſou-

tien & le défenſeur de l'autre; nos loix y ſont conformes. (a) Ici loin de compatir à la foibleſſe des femmes, celles du peuple accablées de travail, n'en ſont ſoulagées ni par les loix, ni par leur mari; celles d'un rang plus élevé, jouet de la ſéduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont pour ſe dédommager de leurs perfidies, que les déhors d'un reſpect purement imaginaire, toujours ſuivi de la plus mordante ſatyre.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde, que la cenſure habituelle de la nation tomboit principalement ſur les femmes, & que les hommes, entr'eux, ne ſe mépriſoient qu'avec ménagement; j'en cherchois la cauſe dans leurs bonnes qualités, lorſqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maiſons où nous ſommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ſes amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la ſeule raiſon que

---

(a) Les loix diſpenſoient les femmes de tout travail pénible.

le mort avoit parlé au désavantage du vivant. Cette nouvelle extravagance me parut d'un caractere assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui, ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte & sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus légere insulte; tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne feroit plus, ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi. L'impudence & l'effronterie dominent entiérement les jeunes hommes, sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes n'a pas besoin d'autre éclaircissement; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur

intérieur que je remarque pour elles preſque dans tous les eſprits : je ferai mes efforts pour le découvrir : mon propre intérêt m'y engage : ô mon cher Aza ! quelle ſeroit ma douleur, ſi à ton arrivée on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

LETTRE XXXIV.

Il m'a fallu beaucoup de tems, mon cher Aza, pour approfondir la cauſe du mépris que l'on a preſque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles ſont, & ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles euſſent du mérite & de la vertu ; mais il faudroit que la nature le fît ainſi, car l'éducation qu'on leur donne eſt ſi oppoſée à la fin qu'on ſe propoſe, qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconſéquence françoiſe.

On fait au Pérou, mon cher Aza, que pour préparer les humains à la pratique

des vertus, il faut leur inſpirer dès l'enfance un courage & une certaine fermeté d'ame, qui leur forme un caractere décidé; on l'ignore en France. Dans le premier âge, les enfans ne paroiſſent deſtinés qu'au divertiſſement des parens, & de ceux qui les gouvernent. Il ſemble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe ſur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fauſſes de ce qui ſe préſente à leur ſens, & l'on rit inhumainement de leurs erreurs: on augmente leur ſenſibilité & leur foibleſſe naturelle, par une puérile compaſſion pour les petits accidens qui leur arrivent; on oublie qu'il doivent être des hommes.

Je ne ſais quelles ſont les ſuites de l'éducation qu'un pere donne à ſon fils; je ne m'en ſuis pas informée. Mais je ſais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des inſtructions, on les enferme dans une maiſon religieuſe, pour leur apprendre à vivre dans le monde. Que l'on confie le ſoin d'éclairer leur eſprit à des perſonnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, & qui ſont incapables de

leur former le cœur qu'elles ne connoiſſent pas.

Les principes de la religion, ſi propres à ſervir de germe à toutes les vertus, ne ſont appris que ſuperficiellement & par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité ne ſont pas inſpirés avec plus de méthode. Ils conſiſtent dans des petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de ſévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'eſt le premier joug dont on ſe défait en entrant dans le monde ; & ſi l'on en conſerve encore quelques uſages, à la maniere dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'eſt qu'une eſpece de politeſſe, que l'on rend par habitude à la divinité.

D'ailleurs, rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît preſque point en France le reſpect pour ſoi-même, dont on prend tant de ſoin de remplir le cœur de nos vierges. Ce ſentiment généreux qui nous rend le juge le plus ſévere de nos actions & de nos penſées, qui devient un principe ſûr quand il eſt bien ſenti, n'eſt ici d'aucune reſſource pour les femmes. Au peu de ſoin que l'on

prend de leur ame, on ſeroit tenté de croire que les François ſont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refuſent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du viſage, compoſer l'extérieur, ſont les points eſſentiels de l'éducation. C'eſt ſur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles, que les parens ſe glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de ſe pénétrer de confuſion pour une faute commiſe contre la bonne grace : ils ne leur diſent pas que la contenance honnête n'eſt qu'une hypocriſie, ſi elle n'eſt l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite ſans ceſſe en elles ce mépriſable amour-propre, qui n'a d'effets que ſur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, & qui n'eſt ſatisfait que par l'eſtime. On borne la ſeule idée qu'on leur donne de l'honneur, à n'avoir point d'amans, en leur préſentant ſans ceſſe la certitude de plaire, pour récompenſe de la gêne & de la contrainte qu'on leur impoſe; & le tems le plus précieux pour former l'eſprit eſt employé à acquérir

des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, & qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître, ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissemens qu'il ne m'en faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot *bonté*, que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant, & j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse & discernement, qui porte à l'indulgence & à

l'humanité, leur eſt totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la diſcrétion, en ne révélant qu'à quelques amies les ſecrets frivoles qu'elles ont ſurpris, ou qu'on leur a confiés; mais elles n'ont aucune idée de cette diſcrétion circonſpecte, délicate & néceſſaire, pour ne point être à charge, pour ne pas bleſſer perſonne, & pour maintenir la paix dans la ſociété.

Si j'eſſaie de leur expliquer ce que j'entends par la modération, ſans laquelle les vertus même ſont preſque des vices: ſi je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, ſi peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriſer & à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras, qu'elles me ſoupçonnent de parler la langue péruvienne, & que la ſeule politeſſe les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne ſont pas mieux inſtruites ſur la connoiſſance du monde, des hommes & de la ſociété. Elles ignorent juſqu'à l'uſage de leur langue naturelle; il eſt rare qu'elles la parlent correcte-

ment, & je ne m'apperçois qu'avec une extrême ſurpriſe, que je ſuis à préſent plus ſavante qu'elles à cet égard.

C'eſt dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine ſorties de l'enfance. Dès-lors il ſemble au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il ſeroit encore tems de réparer les défauts de la premiere éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme, libre dans ſon appartement, y reçoit ſans contrainte les compagnies qui lui plaiſent. Ses occupations ſont ordinairement puériles, toujours inutiles, & peut-être au-deſſous de l'oiſiveté. On entretient ſon eſprit tout au moins de frivolités malignes ou inſipides, plus propres à la rendre mépriſable que la ſtupidité même. Sans confiance en elle, ſon mari ne cherche point à la former au ſoin de ſes affaires, de ſa famille & de ſa maiſon. Elle ne participe au tout de ce petit univers, que par la repréſentation. C'eſt

une figure (*a*) d'ornement pour amuſer les curieux : auſſi, pour peu que l'humeur impérieuſe ſe joigne au goût de la diſſipation, elle donne dans tous les travers, paſſe rapidement de l'indépendance à la licence, & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes, malgré leur penchant & leur intérêt à tolérer les vices de la jeuneſſe en faveur de ſes agrémens.

Quoique je te diſe la vérité avec toute la ſincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de femmes de mérite. Il en eſt d'aſſez heureuſes nées pour ſe donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuſe. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs, & les agrémens honnêtes de leur eſprit, attirent ſur elles l'eſtime de tout le monde ; mais le nombre de celles-là eſt ſi borné, en comparaiſon de la multitude, qu'elles ſont connues & révérées par leur propre nom. Ne crois

(*a*) Le lecteur conviendra avec moi, que le mot italien *pittura* ne ſied pas mal aux femmes de qualité.

pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général, il me ſemble que les femmes naiſſent ici bien plus communément que chez nous, avec toutes les diſpoſitions néceſſaires pour égaler les hommes en mérite & en vertus; mais comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, & que leur orgueil ne pût ſupporter cette égalité, ils contribuent en toute maniere à les rendre mépriſables, ſoit en manquant de conſidérations pour les leurs, ſoit en ſéduiſant celles des autres.

Quand tu ſauras qu'ici l'autoriré eſt entiérement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne ſoient reſponſables de tous les déſordres de la ſociété. Ceux qui par une lâche indifférence laiſſent ſuivre à leurs femmes le goût qui les perd, ſans être les plus coupables, ne ſont pas les moins dignes d'être mépriſés; mais on ne fait pas aſſez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuſe & indécente, entraînent leurs femmes dans le déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne ſeroient-elles pas révoltées contre l'injuſtice des loix qui tolerent l'impunité des hommes, pouſſée au même excès que leur autorité ? Un mari, ſans craindre punition, peut avoir pour ſa femme les manieres les plus rebutantes ; il peut diſſiper en prodigalités auſſi criminelles qu'exceſſives, non-ſeulement ſon bien, celui de ſes enfans, mais même celui de la victime qu'il fait gémir preſque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenſes honnêtes, qui s'allie très-communément ici avec les prodigalités. Il eſt autoriſé à punir rigoureuſement l'apparence d'une légere infidélité, en ſe livrant ſans honte à toutes celles que le libertinage lui ſuggere. Enfin, mon cher Aza, il ſemble qu'en France les liens du mariage ne ſoient réciproques qu'au moment de la célébration, & que dans la ſuite les femmes ſeules y doivent être aſſujetties.

Je penſe & je ſens que ce ſeroit les honorer beaucoup, que de les croire capables de conſerver de l'amour pour leurs maris, malgré l'indifférence & les

dégoûts dont la plupart ſont accablés. Mais qui peut réſiſter au mépris ?

Le premier ſentiment que la nature a mis en nous, eſt le plaiſir d'être, & nous le ſentons plus vivement & par degré, à meſure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge eſt d'être aimé de ſes parens, & accueilli des étrangers. Celui du reſte de la vie eſt de ſentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient néceſſaire au bonheur d'un autre. C'eſt toi, mon cher Aza, c'eſt ton amour extrême, c'eſt la franchiſe de nos cœurs, la ſincérité de nos ſentimens, qui m'ont dévoilé les ſecrets de la nature & ceux de l'amour. L'amitié, ce ſage & doux lien, devroit peut-être remplir tous nos vœux, mais elle partage ſans crime & ſans ſcrupule ſon affection entre pluſieurs objets : l'amour qui donne & qui exige une préférence excluſive, nous préſente une idée ſi haute, ſi ſatisfaiſante de notre être, qu'elle ſeule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui ſe manifeſte dans tous les âges, dans tous les

tems, dans tous les états ; & le goût naturel pour la propriété acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la poſſeſſion d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, eſt un des ſentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous aſſure la poſſeſſion d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, & qui ſe donne volontairement en échange du plaiſir de poſſéder en nous les mêmes avantages ?

S'il eſt donc vrai, mon cher Aza, que le deſir dominant de nos cœurs ſoit celui d'être honoré en général & chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconſéquence les François peuvent eſpérer qu'une jeune femme accablée de l'indifférence offenſante de ſon mari, ne cherche pas à ſe ſouſtraire à l'eſpece d'anéantiſſement qu'on lui préſente ſous toutes ſortes de formes ? Imagines-tu qu'on puiſſe lui propoſer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre ſur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus dont les hommes ſe diſpenſent, en leur refuſant les lumieres & les principes néceſſaires pour les pratiquer ?

Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens & les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes & leurs filles, & qu'ils en perpétuent la cause de race en race, avec l'ignorance, l'incapacité & la mauvaise éducation.

O mon cher Aza, que les vices brillans d'une nation d'ailleurs si séduisante ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs! N'oublions jamais, toi l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soutien dans le chemin de la vertu, & moi celle où je suis de conserver ton estime & ton amour en imitant mon modele.

LETTRE XXXV.

NOs visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse je passai hier! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables! Mais combien elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi!

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, ſon frere, ſon mari & moi, pour aller, diſoit-elle, rendre une viſite à la meilleure de ſes amies. Le voyage ne fut pas long ; nous arrivâmes de très-bonne heure à une maiſon de campagne, dont la ſituation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer perſonne.

Cette maiſon trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroiſſoit un enchantement. Cette penſée me divertit ; je demandai à Céline ſi nous étions chez une de ces fées (*a*) dont elle m'avoit fait lire les hiſtoires, où la maîtreſſe du logis étoit inviſible, ainſi que les domeſtiques.

Vous la verrez, me répondit-elle ; mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant

(*a*) Déités ſubalternes.

ſon abſence. Mais avant toutes choſes, ajouta-t-elle, il faut que vous ſigniez le conſentement que vous donnez, ſans doute, à cette propoſition. Ah! volontiers, lui dis-je en me prêtant à la plaiſanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier déja écrit; il me le préſenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'inſtant même parut un autre homme d'aſſez bonne mine, qui nous invita, ſelon la coutume, de paſſer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table ſervie avec autant de propreté que de magnificence; à peine étions-nous aſſis, qu'une muſique charmante ſe fit entendre dans la chambre voiſine; rien ne manquoit de ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même ſembloit avoir oublié ſon chagrin pour nous exciter à la joie, il me parloit en mille manieres de ſes ſentimens pour moi, mais toujours d'un ton flatteur, ſans plaintes ni reproches.

Le jour étoit ſerein : d'un commun accord nous réſolûmes de nous prome-

ner en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art & la symétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin. Assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques instrumens de musique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons où j'entendis, avec surprise, que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent quitter la sienne, mettre un genou en terre, & me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs, avec un compliment que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris seulement, qu'étant le chef des villageois de la contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur souveraine,

veraine, & me préſenter les clefs de la maiſon, dont j'étois auſſi la maîtreſſe.

Dès qu'il eut fini ſa harangue, il ſe leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me préſenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna auſſi d'un petit diſcours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuſe, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois ſi peu ; d'ailleurs, tout ce qui ſe paſſoit avoit un ton ſi approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette penſée en produiſit une infinité d'autres : mon eſprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impoſſible de proférer une parole : ſi ma confuſion étoit divertiſſante pour la compagnie, elle étoit ſi embarraſſante pour moi, que Déterville en fut touché ; il fit un ſigne à ſa ſœur, elle ſe leva après avoir donné quelques pieces d'or aux payſans & aux jeunes filles, en leur diſant que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux ; elle me propoſa enſuite de faire un tour de pro-

menade dans les bois ; je la ſuivis avec plaiſir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit miſe ; mais je n'en eus pas le tems. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta, & me regardant avec une mine riante : Avouez Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le ſerez bien davantage, ſi je vous dis qu'il eſt très-vrai que cette terre & cette maiſon vous appartiennent.

A moi, m'écriai-je ! Ah, Céline ! eſt-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous pouſſez trop loin l'outrage ou la plaiſanterie. Attendez, me dit-elle plus ſérieuſement, ſi mon frere avoit diſpoſé de quelques parties de vos tréſors pour l'acquiſition, & qu'au lieu des ennuyeuſes formalités dont il s'eſt chargé, il ne vous eût réſervé que la ſurpriſe, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir aſſuré une vie indépendante ? Vous avez ſigné ce matin l'acte authentique qui vous met en poſſeſſion de l'une & de l'autre. Grondez-nous à préſent tant qu'il vous plaira ;

ajouta-t-elle en riant, ſi rien de tout cela ne vous eſt agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'écriai-je en me jettant dans ſes bras, je ſens trop vivement des ſoins ſi généreux, pour vous exprimer ma reconnoiſſance. Il ne me fut poſſible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois ſenti d'abord l'importance d'un tel ſervice. Touchée, attendrie, tranſportée de joie en penſant au plaiſir que j'aurois à te conſacrer cette charmante demeure, la multitude de de mes ſentimens en étouffoit l'expreſſion. Je faiſois à Céline des careſſes qu'elle me rendoit avec la même tendreſſe ; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes retrouver ſon frere & ſon mari. Un nouveau trouble me ſaiſit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expreſſions. Je lui tendis la main ; il la baiſa ſans proférer une parole, & ſe détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des ſignes de la ſatisfaction qu'il avoit de me voir ſi contente: j'en fus attendrie juſqu'à en verſer des larmes. Le mari de Céline, moins intéreſſé que nous à ce qui ſe paſſoit, remit

bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maison, pour en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit. Te l'avouerai-je, mon cher Aza ? tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verds, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches ; les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie, qui ne me permettoit pas de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai, fut dans une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement, que je croyois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lus. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en

ſervis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra, & je reſtai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien deſſinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du ſoleil, telles à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos vierges repréſentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on diſoit même qu'elles me reſſembloient.

Les ornemens du temple que j'avois laiſſés dans la maiſon religieuſe, ſoutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du ſoleil ſuſpendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par ſon éclat d'embellir cette charmante ſolitude ; & des meubles commodes aſſortis aux peintures la rendoient délicieuſe.

Déterville profitant du ſilence où me retenoient ma ſurpriſe, ma joie & mon

admiration, me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous appercevoir, belle Zilia, que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau temple du soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici, me dit-il en ouvrant une petite armoire, pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même tems il me fit voir une cassette remplie de pieces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le savez, continua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous ; j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance, & l'admiration que me causoient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des

femmes, avec une telle abondance, que je ne pus m'empêcher d'en rire, & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle. Et moi, repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le temple du ſoleil; c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler; j'exprimai, comme je le ſentois, les ſentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté! que de vertus dans les procédés du frere & de la ſœur!

Nous paſſâmes le reſte du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié; je leur fis les honneurs du ſoupé encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîné. J'ordonnois librement à des domeſtiques que je ſavois être à moi; je badinois ſur mon autorité & mon opulence; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient ; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza, quelle sera ma félicité quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE XXXVI.

LA tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me sont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander les motifs ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté

que

que quelque nouveau malheur n'ait traverſé ton voyage, & bientôt mon inquiétude a ſurpaſſé leur chagrin. Je n'en ai pas diſſimulé la cauſe, & mes amis ne l'ont pas laiſſé durer long-tems. Déterville m'a avoué qu'il avoit réſolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me ſurprendre, mais que mon inquiétude lui faiſoit abandonner ſon deſſein. En effet, il m'a montré une lettre du guide qu'il t'a fait donner ; & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin, qu'il n'y a plus de tems à meſurer juſqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus héſité de me dire tout le reſte de ſes arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te deſtine : tu logeras ici juſqu'à ce qu'unis enſemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château.

Je ne te perdrai plus de vue, rien ne nous ſéparera, Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de ſa généroſité.

Après cet éclairciſſement, je ne cherche plus d'autre cauſe à la triſteſſe qui le dévore, que ta prochaine arrivée. Je le plains, je compatis à ſa douleur, je lui ſouhaite un bonheur qui ne dépende point de mes ſentimens, & qui ſoit une digne récompenſe de ſa vertu. Je diſſimule même une partie des tranſports de ma joie, pour ne pas irriter ſa peine. C'eſt tout ce que je puis faire ; mais je ſuis trop occupée de mon bonheur, pour le renfermer entiérement. Ainſi, quoique je te croie fort près de moi, que je treſſaille au moindre bruit, que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre, je ne laiſſe pas de continuer à t'écrire : il faut ce ſoulagement au tranſport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il eſt vrai ; mais ton abſence en eſt-elle moins réelle que ſi les mers nous ſéparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre : pourquoi ceſſerois-je de m'entretenir avec toi de la ſeule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'exiſte point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reſte de ton abſence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendreſſe ? Hélas ! tu l'as vue

toujours gémiſſante. Que ce tems eſt loin de moi ! Avec quel tranſport il ſera effacé de mon ſouvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom eſt doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix : les plus tendres expreſſions de mon cœur ſeront la récompenſe de ton empreſſement.

LETTRE XXXVII.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

AVez-vous pu, Monſieur, prévoir ſans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonſtances ſi agréables, par des motifs de reconnoiſſance ſi preſſans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus ſenſible à votre déſeſpoir & à votre abſence ? Comblée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline, toute affligée qu'elle eſt, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle

m'a préſenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux, la douleur s'eſt fait ſentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendreſſe, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres ſentimens. Ah, Déterville ! que pour cette fois votre bonté eſt inhumaine ! Mais n'eſpérez pas exécuter juſqu'à la fin vos injuſtes réſolutions : non, la mer ne vous ſéparera pas à jamais de tout ce qui vous eſt cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes lettres, vous écouterez mes prieres, le ſang & l'amitié reprendront leurs droits ſur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille, à laquelle je ſuis reſponſable de votre perte.

Quoi ! pour récompenſe de tant de bienfaits, j'empoiſonnerois vos jours & ceux de votre ſœur ! Je romprois une ſi tendre union ! Je porterois le déſeſpoir dans vos cœurs ; même en jouiſſant encore des effets de vos bontés ! Non, ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maiſon que je remplis de deuil ; je reconnois vos ſoins au bon traitement que je reçois de Céline, au

moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vues ? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable : vous vouliez sécher mes larmes, vous les faites couler ; & vous perdez par votre éloignement le le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue, que vous avez cru si redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. L'effroi de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée, la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même ; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-tems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent ; elle est le seul asyle de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire, cette foiblesse seroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.

LETTRE XXXVIII.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

SI vous n'étiez pas la plus noble des créatures, monsieur, j'en serois la plus humiliée. Si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon désespoir ? Mais,

hélas ! que me reſte-t-il à craindre ? qu'ai-je à ménager ? Tout eſt perdu pour moi.

Ce n'eſt plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette ; ce ne ſont plus les inquiétudes d'une tendreſſe innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'eſt la bonne-foi violée, c'eſt l'amour mépriſé qui déchire mon ame. Aza eſt infidele.

Aza infidele ! que ces funeſtes mots ont de pouvoir ſur mon ame !.... mon ſang ſe glace.... un torrent de larmes....

J'appris des Eſpagnols à connoître les malheurs ; mais les derniers de leurs coups eſt le plus ſenſible ; ce ſont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'eſt leur cruelle religion qui autoriſe le crime qu'il commet : elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ſes proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du ſang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie ſans honte, ſans regret, ſans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'eſt cette religion, s'il n'avoit fallu que l'embraſſer pour retrouver le bien qu'elle m'arrache,

j'aurois ſoumis mon eſprit à ſes illuſions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être inſtruite : mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admiſe dans une ſociété ſi pure, ſans abandonner le motif qui me détermine, ſans renoncer à ma tendreſſe, c'eſt-à-dire, ſans changer mon exiſtence.

Je l'avoue, cette extrême ſévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuſer une ſorte de vénération à des loix qui dans toutes autres choſes me paroiſſent ſi pures & ſi ſages ; mais eſt-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus : ah ! malheureuſe....

Le cruel Aza n'a conſervé de la candeur de nos mœurs, que le reſpect pour la vérité, dont il fait un ſi funeſte uſage. Séduit par les charmes d'une jeune Eſpagnole, prêt à s'unir à elle, il n'a conſenti à venir en France, que pour ſe dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laiſſer aucun doute ſur ſes ſentimens, que pour me rendre une liberté que je déteſte, que pour m'ôter la vie.

Oui, c'eſt en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur eſt à lui ; il y ſera juſqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la raviſſe, & qu'il m'aime.

Vous ſaviez mon malheur, pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi? Pourquoi ne me laiſſâtes-vous entrevoir que des ſoupçons, qui me rendirent injuſte à votre égard ? Et pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeſte deſtinée, j'aurois conduit ſa victime à ma rivale, je ſerai à préſent.... O Dieux, ſauvez-moi cette horrible image ?

Déterville, trop généreux ami ! ſuis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injuſtice ; plaignez une malheureuſe, dont l'eſtime pour vous eſt encore au-deſſus de ſa foibleſſe pour un ingrat.

LETTRE XXXIX.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

PUiſque vous vous plaignez de moi, monſieur, vous ignorez l'état dont les cruels ſoins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne penſois plus. S'il m'étoit reſté quelque ſentiment, ſans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le ſang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré ma propre exiſtence, j'avois oublié juſqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi, en me rappellant à la vie, m'a-t-on rappellée à ce funeſte ſouvenir ?

Il eſt parti, je ne le verrai plus ! il me fuit ! il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout eſt fini pour moi. Il prend une autre épouſe, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne. Eh bien, cruel Aza, puiſque le fantaſtique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois tu auſſi l'art qui l'accompagne !

Heureuſes Françoiſes, on vous trahit ; mais vous jouiſſez long-tems d'une erreur qui feroit à préſent tout mon bien. La diſſimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeſte ſincérité de ma nation, vous pouvez donc ceſſer d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occaſion le veut ?

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza ; tu les a vus baignés de mes larmes, & ta fuite..... Moment horrible ! pourquoi ton ſouvenir ne m'arrache-t-il pas la vie ?

Si mon corps n'eût ſuccombé ſous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foibleſſe..... Tu ne ſerois pas parti ſeul. Je te ſuivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux. Déterville, quelle foibleſſe fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'euſſiez ſecourue ; ce que n'a pu faire le déſordre de mon déſeſpoir, votre raiſon capable de perſuader l'auroit obtenu ; peut-être Aza ſeroit encore ici. Mais déja arrivé en Eſpagne, au comble de ſes vœux..... Regrets inutiles, déſeſpoir infructueux..... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, monſieur, à ſurmonter les obſtacles qui vous retiennent

à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE XL.

Au chevalier Déterville, à Malthe.

RAssurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, & que, moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis, le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remede, a fait le reste. Je sais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dus qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de

ma raiſon. Hélas ! à meſure qu'elle m'éclaire, je découvre ſon impuiſſance : que peut-elle ſur une ame déſolée ? L'excès de la douleur nous rend la foibleſſe de notre premier âge. Ainſi que dans l'enfance, les objets ſeuls ont du pouvoir ſur nous ; il ſemble que la vue ſoit le ſeul de nos ſens qui ai une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En ſortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier deſir que m'inſpira la nature fut de me retirer dans la ſolitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas ſans peine que j'obtins de Céline la permiſſion de m'y faire conduire ; j'y trouve des ſecours contre le déſeſpoir, que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maiſon de votre ſœur, ſes diſcours conſolans ne pouvoient prévaloir ſur les objets qui me traçoient ſans ceſſe la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de ſon arrivée ; le ſiege ſur lequel il s'aſſit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes lettres,

jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vue se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la premiere vue ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable : si elle me quitte, je prends des livres, je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter ; de bonne-foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses ; je ne combats celle de mon cœur, qu'en cédant à celles de mon es-

prit. Les maladies de l'ame ne ſouffrent pas les remedes violens.

Peut-être la faſtueuſe décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance & la ſolitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le perſuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'aſſez fortes raiſons pour m'en convaincre : la véritable décence eſt dans mon cœur. Ce n'eſt point au ſimulacre de la vertu que je rends hommage, c'eſt à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui conſacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y régnera-elle ſans partage & ſans retour ?

LETTRE XLI.

Au chevalier Déterville, à Paris.

JE reçois preſque en même tems, monſieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaiſir que je me faſſe de vous revoir, il ne peut ſurmonter le chagrin

que me cauſe le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville après avoir pris ſur vous de diſſimuler vos ſentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'eſpérer que je n'aurois plus à combattre une paſſion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à ſa violence.

A quoi bon affecter une déférence pour moi, que vous démentez au même inſtant? Vous me demandez la permiſſion de me voir, vous m'aſſurez d'une ſoumiſſion aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des ſentimens qui y ſont les plus oppoſés, qui m'offenſent; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puiſqu'un faux eſpoir vous ſéduit; puiſque vous abuſez de ma confiance & de l'état de mon ame; il faut donc vous dire quelles ſont mes réſolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'eſt en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes ſermens; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat! Mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne

ſerai

ferai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ſes droits ſur moi n'en ſont pas moins ſacrés : je puis guérir de ma paſſion, mais je n'en aurai jamais que pour lui ! tout ce que l'amitié inſpire de ſentimens, eſt à vous ; vous ne les partagerez avec perſonne, je vous les dois. Je vous les promets, j'y ferai fidelle ; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma ſincérité ; l'une & l'autre ſeront ſans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de ſentimens vifs & délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laiſſerai voir avec une égale franchiſe le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza, le deſir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penſer, & mon éternelle reconnoiſſance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames ; la confiance fait auſſi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il eſt mille moyens de rendre l'amitié intéreſſante, & d'en chaſſer l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoiſſance de vos ſciences & de vos arts ; vous goûterez le plaiſir de la ſupériorité,

je le reprendrai, en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoiſſez pas. Vous ornerez mon eſprit de ce qui peut le rendre amuſant ; vous jouirez de votre ouvrage. Je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la ſimple amitié, & je me trouverai heureuſe d'y réuſſir.

Céline, en nous partageant ſa tendreſſe, répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous reſtera-t-il à deſirer.

Vous craignez en vain que la ſolitude n'altere ma ſanté. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuſe que par l'oiſiveté. toujours occupée, je ſaurai me faire des plaiſirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend inſipide.

Sans approfondir les ſecrets de la nature, le ſimple examen de ſes merveilles n'eſt-il pas ſuffiſant pour varier & renouveller ſans ceſſe des occupations toujours agréables ? La vie ſuffit-elle pour acquérir une connoiſſance légere, mais intéreſſante, de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre exiſtence ?

Le plaiſir d'être, ce plaiſir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ;

cette penſée ſi douce, ce bonheur ſi pur, *je ſuis*, *je vis*, *j'exiſte*, pourroit ſeul rendre heureux, ſi l'on s'en ſouvenoit, ſi l'on en jouiſſoit, ſi l'on en connoiſſoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiſer les reſſources de notre ame, & les bienfaits de la nature.

Renoncez aux ſentimens tumultueux, deſtructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connoître les plaiſirs innocens & durables, venez-en jouir avec moi: vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes ſentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Fin de la ſeconde & derniere partie.